

Ruptures et continuités dans l'évolution de l'espace parisien. L'îlot de la Trinité entre les XVIII^e et XIX^e siècles

Rupture and Continuity in the Development of Paris. The Trinité Area between the 18th-19th Centuries

Maurizio Gribaudo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3959>
DOI : 10.4000/histoiremesure.3959
ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009
Pagination : 181-220
ISBN : 978-2-7132-2214-6
ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Maurizio Gribaudo, « Ruptures et continuités dans l'évolution de l'espace parisien. L'îlot de la Trinité entre les XVIII^e et XIX^e siècles », *Histoire & mesure* [En ligne], XXIV-2 | 2009, mis en ligne le 31 décembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3959> ; DOI : 10.4000/histoiremesure.3959

Maurizio Gribaudo*

**Ruptures et continuités
dans l'évolution de l'espace parisien.
L'îlot de la Trinité entre les XVIII^e et XIX^e siècles**

Résumé. L'évolution de Paris au cours de la période contemporaine est souvent lue et interprétée comme un processus unique au cours duquel la ville de l'Ancien Régime se restructure pour se transformer progressivement en capitale du XIX^e siècle. Cette vision, bien connue et presque iconique, conjugue le développement des riches quartiers de l'Ouest avec l'essor de nouvelles formes architecturales et commerciales. Moins connue est la formation des pratiques et des images de cette nouvelle modernité urbaine ; celle-ci s'associe à la perte de lisibilité pour la partie la plus ancienne et populaire de la ville. Dans les représentations des contemporains, ces quartiers constituent un espace structurel immobile où s'entasse de manière désordonnée une population bariolée de commerçants, d'artisans, de manœuvres et de marginaux. Une étude approfondie, menée sur un îlot du centre parisien entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, montre que, loin d'être délaissés et chaotiques, ces anciens quartiers se révèlent être des lieux dynamiques qui témoignent de l'essor d'une modernité « autre » que celle développée dans les nouveaux quartiers de l'Ouest.

Abstract. Rupture and Continuity in the Development of Paris. The Trinité Area between the 18th-19th Centuries.

The evolution of Paris during the contemporary period is often represented as a single process, whereby a new urban modernity flourishes of on the *grands boulevards* and the rich areas in the western part of the city. Largely grounded on contemporary representations, these images are coupled with a perception of the older, more popular part of the city as as a structurally static space, chaotically populated by a colorful mixture of shopkeepers, artisans, workmen and those scraping a living on the fringes of society. An in-depth study of a central zone between the end of the 18th and the first half of the 19th centuries shows that, far from being neglected and chaotic, these older *quartiers* saw dynamic development which contributed to the rise of an 'alternative' modernity from the one developing in the new areas in the west of the city.

* Laboratoire de Démographie Historique (UMR 8558 EHES), 54 bd Raspail, 75 006 – Paris. E-mail : Maurizio.Gribaudo@ehess.fr

L'évolution de Paris au cours de la première moitié du XIX^e siècle est très souvent lue et interprétée comme un processus unique, au cours duquel la ville de l'Ancien Régime se restructure pour devenir progressivement la capitale du XIX^e siècle, évoquée par une littérature plus qu'abondante. L'image bien connue est devenue presque une icône. Elle conjugue le développement des quartiers riches, dans la partie Ouest et Nord-ouest de la ville, avec l'essor de nouvelles formes architecturales et commerciales et avec la naissance d'une culture spécifique qui fait de la ville son siège et son objet en même temps. Moins connue est que la formation des pratiques et des images de cette nouvelle *modernité urbaine* s'accompagne la perte de lisibilité de la partie la plus ancienne et la plus populaire de la ville. Au fur et à mesure que se développe la pétillante culture des boulevards, les traits composant les cohérences et les perspectives des nombreux autres lieux et des personnages, les parisiens, se brouillent et s'estompent pour disparaître progressivement de l'avant-scène.

« *De l'autre côté du ruisseau – c'est-à-dire en dessous des grands boulevards – ce sont les Grandes Indes* », écrivait Musset, en 1837, en se référant au vaste espace des anciens quartiers du centre ville. Dans les représentations des contemporains, très souvent reprises par plusieurs générations d'historiens, ces quartiers formeraient un espace structurellement immobile dans lequel s'entassait de manière désordonnée une population bariolée composée de groupes de commerçants, d'artisans, d'ouvriers, de manœuvres et de marginaux.

Or une étude approfondie montre que, loin d'être délaissés, ces quartiers connaissent une croissance extrêmement importante au cours de la période. Entre 1800 et 1848, non seulement la population locale augmente de 40 % et s'enrichit, mais encore la structure même du bâti se transforme et change clairement de nature. L'analyse détaillée du bâti urbain et de la population résidente met en lumière un phénomène de mutation morphologique opérée par la conjonction et la superposition de différents facteurs. En quelques décennies, sous l'action convergente de ces phénomènes, un travail de fourmis s'empare du centre ville et transforme totalement sa physionomie.

Les visages de la ville de la fin du XVIII^e siècle et la Restauration apparaissent donc comme radicalement différents. Poursuivant sa progression traditionnelle, l'habitat s'est densifié. Fait nouveau, une trame de nouveaux parcours découpe l'espace et réunit horizontalement les anciennes routes radiales. Cette trame est sans doute l'œuvre la plus caractéristique de la période. Elle se fait en grande partie en abattant les murs des anciens cloîtres et en transformant les nombreux espaces verts qui parsèment le centre ancien en autant de cours, passages et ruelles qui s'ouvrent transversalement

sur les grands axes. Le centre ville du XVIII^e siècle comptait, en effet, plusieurs dizaines de couvents, hôpitaux et hôtels particuliers, enjolivés par des nombreux jardins et cours cloîtrées. À trois reprises (par la vente des biens nationaux en 1789, de ceux de l'Église en 1792 et de ceux des Hospices en 1808), tous ces espaces sont vendus aux enchères. Cours et jardins sont alors progressivement investies par une population de fabricants, artisans, et négociants qui installent leurs activités, transformant ces lieux en centres spécialisés dans la production d'articles divers et souvent sophistiqués.

L'arrivée massive et le développement de cette population sont le phénomène le plus marquant du processus. Celle-ci n'occupe pas uniquement les cours et les jardins de jadis ; elle bâtit des cabanes et des logis, des hangars et des maisons. Dans une dynamique de construction qui tient autant du bricolage que de la construction planifiée, les parcelles et les lots se densifient et se subdivisent tandis que de nouveaux liens se tissent à partir et tout autour de ces centres de production.

Si les quartiers du centre parisien ont toujours été des zones de production artisanale, on assiste à un vrai changement d'échelle. La mixité sociale et professionnelle se développe. La trame déjà dense des liens locaux s'épaissit et se resserre. Il s'agit de liens économiques, tissés dans le travail, mais aussi et surtout dans le complexe réseau de dettes et de créances qui s'étend sur les quartiers. Liens de parenté aussi, par les nombreux mariages conclus entre les familles d'un même îlot ou du même quartier. Liens de sociabilité, enfin, à travers la fréquentation d'espaces communs, progressivement mâtinés par les utopies et discours politiques qui dessinent l'horizon de l'époque.

Sans prétendre restituer l'ensemble de ces mouvements dans chacun de leurs aspects particuliers, je me propose d'analyser l'évolution de l'un de ces espaces investis par la spéculation immobilière au cours du Premier Empire et de la Restauration, afin de dégager les différents éléments à l'œuvre dans l'agencement de ces transformations. L'espace choisi est celui du terrain anciennement couvert par l'hôpital de la Trinité, correspondant presque exactement à l'îlot de maisons compris, avant l'ouverture du boulevard Sébastopol, entre les rues Greneta, Saint-Martin, Saint-Denis et Guérin-Boisseau.

L'évolution de ces lieux, dont nous avons pu reconstituer les mutations de chaque lot entre 1720 et 1858, est particulièrement intéressante. Caractérisés tout au long du XVIII^e siècle par la présence des imposantes bâtisses de l'hôpital ainsi que ses jardins, hangars et cours privées, ces lieux sont pro-

gressivement investis, dès la Révolution, par les promoteurs et par de nombreux artisans et fabricants. En moins d'une vingtaine d'années, l'espace se transforme et se densifie. Jardins, cours et poulaillers laissent la place à un lacs de maisons dans lesquelles s'installe une foule de plus en plus dense de fabricants, d'artisans, d'ouvriers et de commerçants en tout genre. Un microcosme de production très actif qui incite les propriétaires de l'époque à ouvrir des nouveaux passages et à construire de nouvelles maisons.

La mise en relation de sources nombreuses et variées (hypothèques et actes notariés ; anciennes censives et terrier du roi ; calepins, sommiers, et feuilles cadastrales ; actes d'état civil et registres paroissiaux, etc.) met donc en lumière des processus extrêmement complexes et jusqu'à maintenant ignorés¹. Loin de constituer un espace délaissé et chaotique, l'ancien centre ville apparaît comme le siège d'une forme de modernité parallèle et opposée à celle développée dans les nouveaux quartiers de l'Ouest et représentée par la culture boulevardière. L'analyse d'une portion significative de l'espace urbain montre aussi que les transformations de la ville se font toujours dans une dynamique d'interaction entre plusieurs facteurs et phénomènes. Si la morphologie du tissu architectural détermine les évolutions possibles, leur nature et leurs formes précises sont configurées par les investissements spécifiques des acteurs présents à chaque moment sur l'avant de la scène.

1. L'îlot de la Trinité

En 1202, sous le règne de Philippe-Auguste, les frères utérins Guillaume Escuarol et Jean Palée obtiennent du prier de Saint Lazare un affranchissement de cens afin de bâtir un nouvel hôpital² en mesure d'accueillir les nombreux pèlerins s'approchant de la ville. L'hôpital prend le nom de *La Trinité* et couvre, à ses débuts, une aire d'environ deux hectares sur l'angle

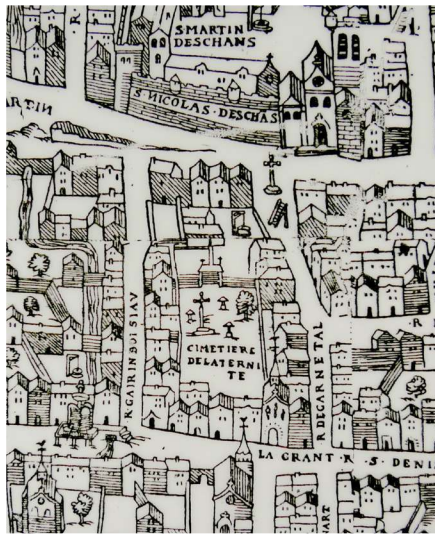
1. L'étude des transformations morphologiques de l'espace urbain a exigé le géoréférencement de l'ensemble des plans retrouvés dans les différentes archives dans un seul et unique référentiel spatial. La mise en relation de ces mutations avec les renseignements qualitatifs et quantitatifs révèlent les nombreuses interdépendances entre morphologie urbaine et pratiques sociales. Les traitements de géoréférencement et d'analyse spatiale ont été réalisés avec le logiciel libre QuantumGIS. Je remercie Carlo Bertelli, de l'Université à del Piemonte Orientale, pour son aide indispensable dans l'apprentissage du logiciel et pour ses conseils. Ce travail s'inscrit par ailleurs dans un projet beaucoup plus vaste de construction d'un Système d'Information Géographique pour l'ensemble de la ville de Paris (Projet *SIG-Paris 18-19*) entre XVIII^e et XIX^e siècles, développé par le LDH et le CRH (UMR 8558). Cf. http://www.ehess.fr/ldh/theme_SIG/Theme_SIG_presentation.htm.

2. Pour une histoire de la fondation de l'hôpital de la Trinité, cf. R. BRAUN, 1936, p. 3-54 ; J. CHEYMOL, 1983, p. 159-170.

sud de la censive de Saint-Lazare. Le lieu est choisi à dessein puisqu'il se situe exactement à la lisière de la ville, face à l'ancienne porte de Saint-Denis ouverte sur l'enceinte de Philippe Auguste³. D'après les documents de l'époque, il apparaît comme un ensemble compact, réunissant un corps de maisons et l'église, ouverte sur la rue Saint-Denis, le tout entouré par un grand terrain vide. En 1335, les administrateurs de l'hôpital cèdent à la pression du prévôt des marchands et des échevins parisiens et louent une partie de l'enclos à la ville pour en faire un cimetière, de façon à répondre à surcharge qui pèse sur les champs de repos centraux. Très vite, cependant, le cimetière se révéla à son tour insuffisant.

Entre temps, à partir du milieu du XIV^e siècle, avec la construction des nouvelles enceintes, l'hôpital de la Trinité, son cimetière et ses terrains sont englobés dans la ville. Ses bordures se chargent de constructions bourgeoises, délimitant progressivement les frontières d'un nouvel îlot. Le plan dit « de Bâle », dressé vers 1552, montre l'aboutissement de ce processus⁴. Sur la rue Saint-Denis, on perçoit très clairement la façade principale de l'hôpital et de son église. Puis, derrière et au centre de l'îlot, le cimetière. Tout autour une série de bâtiments s'aligne sur la rue Saint-Martin, presque exactement en face des églises de Saint-Martin et de Saint-Nicolas-des-Champs, ainsi que sur les deux anciens chemins champêtres de Degarnetal (translittéré par la suite en Grenetat et Greneta) et de Gairin Boisiau (Guérin-Boisseau).

Figure 1. Plan de Bâle (détail), 1552



Parmi les nombreuses transformations qui affectent cet espace au cours des siècles, je me limiterai ici à évoquer les changements les plus importants qui marquent ses formes et dont nous retrouverons la trace dans le bâti des XVIII^e et XIX^e siècles, et, très partiellement, d'aujourd'hui. Parmi

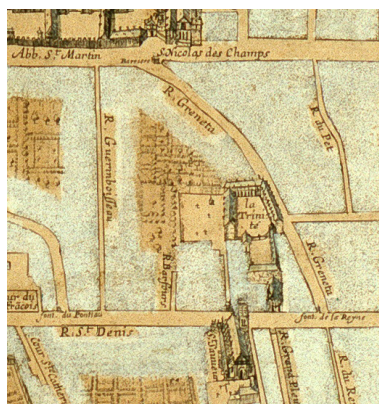
3. Soit à la hauteur de l'actuel numéro 135 de la rue Saint-Denis.

4. Détail du Plan d'Olivier Truchet et Germain Hoyau, dit « plan de Bâle », dressé en 1615, BHVP, usuel, A 80.

ceux-ci, il faut rappeler la décision prise en 1575, toujours sous la pression des échevins parisiens et suite à l'édit de pacification, d'affecter la partie nord du cimetière à l'inhumation des protestants⁵. L'affectation ne sera définitive qu'à partir de 1598, avec la promulgation de l'édit de Nantes. Elle produit toutefois un premier changement important dans les formes internes de l'îlot : on délimite et on isole, par une palissade, la zone dédiée à l'inhumation protestante à laquelle on accède uniquement à partir d'une étroite ruelle ouverte sur la rue Saint-Denis, le futur cul-de-sac Basfour.

Le plan dressé en 1652 par Jacques Gomboust montre un espace structuré en trois parties différentes. Du Nord à Sud, en progressant vers le centre de la ville, nous trouvons le cimetière huguenot avec son entrée⁶ ; puis le plus large cimetière catholique, lui aussi desservi par une ruelle ouverte sur la rue Saint-Denis ; enfin l'hôpital avec son église, ses cours et ses différents bâtiments. Le plan n'illustre pas les immeubles civils présents sur l'îlot. Nous savons cependant qu'ils occupaient les parties exprimées en blanc, en entourant presque complètement les cours et les jardins potagers situés à la lisière des cimetières.

Figure 2. *Plan Gomboust (détail), 1652*



Un changement majeur dans l'espace local est certainement induit par la décision royale, en 1545, d'affecter l'Hôpital à l'accueil des enfants pauvres de la ville⁷. À partir de cette date, environ cent jeunes garçons et trente jeunes filles sont accueillis chaque année pour apprendre un métier sous

5. Quatre ans après la Saint-Barthélemy, le 6 mai 1576, le culte protestant est autorisé dans l'ensemble du royaume.

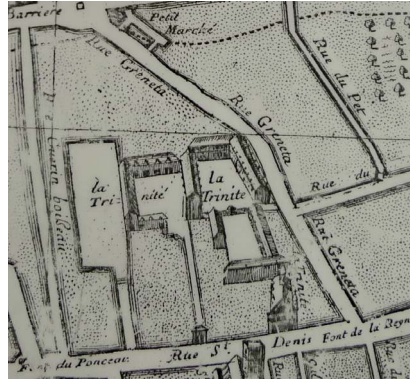
6. L'entrée du cimetière huguenot était située à côté d'une maison avec four, d'où la toponymie prise par cette voie, appelée cul-de-sac (et successivement passage) Basfour.

7. Date donnée par J. CHEYMOL, 1983, p 167. Dans un règlement de l'hôpital, dressé en 1737, se trouve en revanche une référence fondatrice aux Arrêtés de la cour du 30 juillet 1547 et du 3 mai 1555 ; G. F. JOLY DE FLEURY & F. MOREAU, 1737, Archives de l'Assistance Publique, (dorénavant AAP), B 1199. Sur les formes spécifiques d'organisation de l'apprentissage pour l'hôpital de la Trinité, cf. C. HARU-CROWSTON, 2005, p. 409-441.

le contrôle direct d'un ouvrier spécialisé⁸. Ce dernier s'engage à doter son pupille des outils et des vêtements nécessaires, en échange de quoi il gagne sa maîtrise sans devoir passer par les rigides corporations parisiennes.

Afin de dispenser ces enseignements, on dresse, dans les cloîtres et les jardins, « des boutiques, échoppes et emplacements pour l'usage de ceux des artisans qui y viennent instruire de leur métier les enfants élevés dans la maison »⁹. Il ne s'agit que de petites échoppes, uniquement destinées aux travaux d'apprentissage, puisque les artisans « ne peuvent y coucher et sont obligés d'avoir un logement hors l'enceinte du dit hôpital »¹⁰. Nous en observons une première trace dans le plan de Gomboust, et nous pouvons suivre leurs développements dans les plans successifs. Notamment dans celui dressé par Bullet et Blondel en 1710, dans lequel, très clairement, les ateliers ont commencé à envahir aussi le terrain de l'ancien cimetière catholique. L'ancien cimetière huguenot est en revanche, représenté par un espace vide. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il n'est plus affecté aux inhumations. Passé sous le contrôle de l'Hôtel Dieu, il est alors utilisé comme « grande place à chantier »¹¹.

Figure 3. L'îlot de la Trinité.
Plan Bullet et Blondel, 1710



Tous les traits morphologiques qui caractériseront l'îlot jusqu'à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, sont en place. Trois plans, levés entre 1752 et 1772, restituent une image encore plus précise de la structure du bâti présent avant la Révolution.

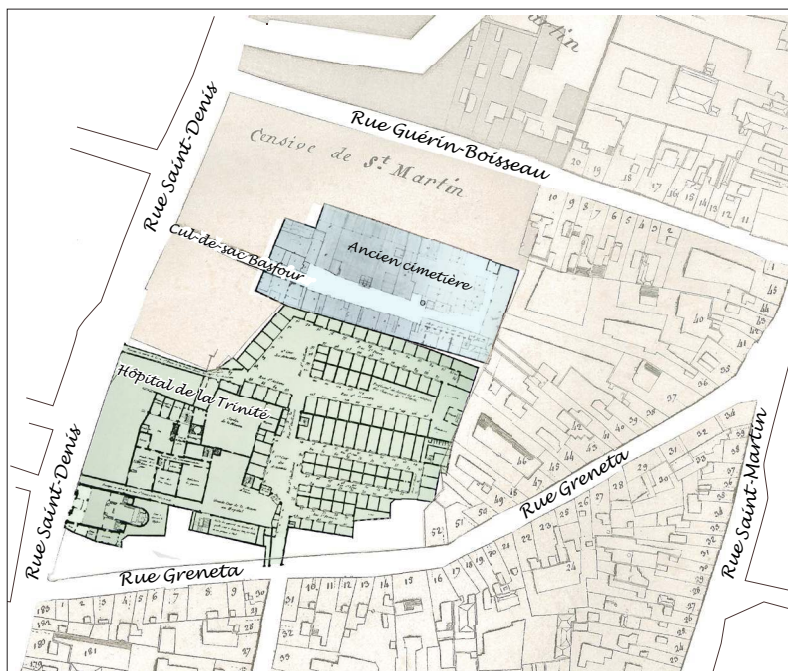
8. Les enfants de la Trinité étaient plus communément connus comme les « enfants bleus », pour les robes et les bonnets bleus qu'ils étaient censés porter lors des sorties en ville.

9. Cités par R. BRAUN, 1936, p. 33.

10. Les artisans « ne peuvent y coucher et sont obligés d'avoir un logement hors l'enceinte du dit hôpital » (BRAUN, R., 1963, p. 33).

11. Description donnée par les registres du Terrier du Roy, dressé au cours des mêmes années. Le terrier du roi signale aussi la présence d'« une petite maisonnette bâtie à neuf » ; Cf. AN, Q1* 1991, vol. 7.

Figure 4. L'îlot de la Trinité (seconde moitié du XVIII^e siècle)



Ces trois plans ont été calés sur le plan cadastral de Paris (1999), dans un même référentiel spatial. Il s'agit d'abord du plan du cadastre de l'ancien cimetière huguenot, dressé en 1752 par la censive de l'Hôtel-Dieu¹² ; ensuite du plan des bâtiments de l'hôpital de la Trinité, levé en 1766¹³, et enfin du cadastre de la censive de l'Archevêché, levé en 1772¹⁴. Chacun de ces plans est très riche de renseignements et mériterait une analyse approfondie. Notons uniquement, pour le moment, qu'ils permettent d'observer clairement non seulement la persistance des formes caractérisant l'îlot depuis plus de trois siècles mais aussi les importantes mutations qu'elles ont connues.

En premier lieu, remarquons l'espace de l'ancien cimetière huguenot. Sa géométrie est restée parfaitement intacte, dans le périmètre défini en 1598.

12. AAP, BR 57, inv ; 1722, I, 365, plan 108.

13. Ce plan, provenant des archives de l'Assistance Publique, a été publié par R. BRAUN, 1936, p. 35 ; repris par J. CHEYMOL, 1983, p. 169, qui en attribue l'exécution à l'architecte Gobin. Les conservateurs des AAP n'ont cependant pas retrouvé la trace de l'original.

14. BRETTE, A., 1906, feuille n° 30.

Mais sur cette « grande place à chantier », pour revenir à l'expression du Terrier du roi, plusieurs constructions ont été dressées. Dans la partie basse du terrain, se rangent maintenant cinq constructions avec autant de courettes dans lesquelles sont installés deux boutiques et deux hangars¹⁵. Le reste du terrain est, en revanche, occupé par une série de hangars de bois qui articule l'espace en quatre grandes cours, délimitées par des petites « cloisons de planches »¹⁶. Visiblement, il s'agit d'espaces de travail et de stockage. Dans une des cours, par exemple, on entrepose et on travaille le bois car est prévu un « apenty [sic] pour faire chauffer le bois et la colle ». Seule construction, de ce côté du terrain, « un petit édifice » situé à l'entrée avec, dans la cour, une « machine à chevaux », une « remise » et « un petit jardin ».

En deuxième lieu, dans le plan de l'hôpital de la Trinité, les ateliers ont presque totalement recouvert l'aire de l'ancien cimetière. Unique vestige de ce dernier, le petit rectangle de deux cents m² découpé sur le fond, ceint d'un mur en brique et avec une petite chapelle au centre. Cent quinze boutiques et ateliers y sont maintenant répertoriés. Pour la presque totalité d'entre eux, il s'agit de constructions en bois d'un seul étage avec grenier. Le résultat le plus remarquable de cette croissance est donc que les terrains du couvent et du cimetière catholique, si nettement séparés sur le plan de Gomboust, apparaissent maintenant comme réunifiés. L'empreinte de chacun reste, cependant, car ces ateliers sont organisés autour de deux cours donnant accès, par de courtes ruelles, l'une à la rue Greneta¹⁷ et l'autre à la rue Saint-Denis¹⁸. Quant aux bâtiments principaux de la Trinité, ils sont organisés autour d'une troisième ruelle, maintenant disparue et anciennement ouverte sur l'emplacement de l'actuel 145 rue Saint-Denis. À droite de ce passage se trouvait l'église de la Trinité, avec une petite cour sur l'arrière ; enfin, sur sa gauche, s'élevait le bâtiment principal, avec une première aile dédiée aux dortoirs et aux activités des « filles bleues », le reste étant dédié aux plus nombreux « garçons bleus » et à l'administration. Un grand jardin et trois cours éclairaient le bâti.

15. Une description très précise des différents bâtiments est donnée dans les renseignements attachés aux plans, cf. AAP, BR 57, inv ; 1722, I, 365, plan 108. Pour une description plus détaillée de l'espace de l'ancien cimetière huguenot et de ses transformations, cf. M. GRIBAUDI & J. LENOIR, (à paraître).

16. Cf. M. GRIBAUDI & J. LENOIR, (à paraître).

17. Comme on le verra, cette ruelle a été démolie pour la construction de la rue de Palestro et du boulevard Sébastopol. Les immeubles bâtis après la Révolution sur le côté ouest de son embouchure restent cependant intacts et occupent les numéros 15 à 21 de la rue de Palestro.

18. On en trouve encore la trace dans l'actuel passage de la Trinité, qui s'ouvre au numéro 164 actuel de la rue Saint-Denis, dans le deuxième arrondissement.

Considérons enfin l'espace occupé par la longue file de bâtiments s'égrenant sur les quatre rues qui ensèrent l'îlot. Le plan du censier renseigne uniquement les lots de propriété de l'Archevêché. Les autres lots, anciennement propriétés des hôpitaux de la Trinité et de Sainte-Catherine, n'apparaissent pas sur ces censiers. Mais les nombreux actes notariés ainsi que les plans dressés par la suite, lors des opérations cadastrales dirigées par Philibert Vasserot, permettent d'assimiler l'ensemble du bâti présent sur l'îlot aux formes observables pour les rues Greneta, Guérin-Boisseau et Saint-Martin¹⁹. Le portrait qui se dessine est donc celui d'un front continu de maisons qui s'entassent côte à côte sur l'ensemble du périmètre de l'îlot. Soixante dix-sept façades s'échelonnent ainsi sur une longueur totale de six cent cinquante mètres, soit en moyenne moins de neuf mètres par façade. L'échelonnement est plus serré sur la rue Saint-Denis dans laquelle où, en excluant l'ample façade de l'église de la Trinité, cette moyenne descend à cinq mètres et demi. Dans cette portion de rue, particulièrement prisée par les marchands et les négociants, les prix des lots fonciers ont toujours été élevés. Les constructions se serrent et s'entassent sur des espaces très réduits tout en se déployant en hauteur. Le cas plus frappant est celui de la maison située au 294 de la rue Saint-Denis dont la façade ne couvre que deux mètres quatre-vingt de largeur mais qui s'élève sur trois étages, plus un quatrième mansardé et un cinquième occupé par le grenier.

À la fin du XVIII^e siècle, l'îlot de la Trinité, dans son ensemble, se présente comme une trame urbaine bien structurée et relativement dense. Pourtant à mieux regarder, sa densité est surtout donnée par le front des maisons tandis que l'espace intérieur apparaît comme relativement aéré. Derrière la rangée de façades, se trouvent encore de larges cours et des jardins (cf. Figure 4). C'est le cas des deux cours ouvertes derrière le lot 36 de la rue Greneta qui couvrent une surface de plus de 400 m² ; ou des 300 m² du 38, des 168 m² du 47, des 160 m² du 45 rue Saint-Martin²⁰. C'est le cas, surtout, des nombreuses cours et jardins dispersés sur l'espace de l'hôpital de la Trinité et de ses anciens cimetières. Ainsi, notamment, sur les 2 500 m² couverts par l'ancien cimetière huguenot, 1 180 m² ne sont occupés que par des cours et des jardins. De même, dans les 6 630 m² occupés par l'hôpital de la Trinité, 1 000 m² de cours et jardins éclairent les bâtiments du couvent

19. Les opérations cadastrales s'échelonnèrent entre 1810 et 1836. Le plan relatif aux « quartiers des Lombards et de la Porte Saint-Denis » fut levé en 1836. Cf. AN, F³¹ 83.

20. Je fais référence ici aux numéros des lots reportés sur la feuille de l'atlas de la censive de l'Archevêché et non au numéro de rue, qui n'était pas encore attribué à l'époque. Les mesures de chaque espace ont été calculées à partir des plans anciens calés sur le plan parcellaire actuel, inscrits dans un même référentiel spatial (logiciel QuantumGIS v. 4.4.3).

et de l'internat tandis que plus de 1 870 m² de cours et allées desservent les zones occupées par les boutiques des artisans.

2. La vente des biens des hôpitaux

Nous n'avons pas de données plus précises sur l'utilisation des différents espaces composant l'îlot de la Trinité dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. En revanche, comme partout ailleurs, la tourmente révolutionnaire s'abat sur ces anciennes propriétés. Les biens des hôpitaux et des hospices, après ceux de l'Église et des émigrés, sont nationalisés en vertu de la loi du 23 messidor an II (11 juillet 1794). Mais, à la différence des premiers, et dans le cadre des débats sur la réforme des institutions de la médecine et de la santé publique, ils sont placés sous la tutelle des municipalités par la loi du 16 vendémiaire an V²¹. Cette loi vise, avant tout, à permettre la reprise des activités médicales dans les hôpitaux et les hospices. Cependant elle bloque la vente et la dispersion de leurs biens, tout en les plaçant sous l'autorité d'une commission de notables chargée en même temps de leur gestion.

Le registre des loyers, tenu par la commission, nous informe que l'ensemble des biens, jadis enregistrés sous les censives des hôpitaux de la Trinité, de Sainte-Catherine et de l'Hôtel-Dieu, ont été loués à des particuliers²². Trente-huit lots sont loués à trente et un locataires : 14 sur la rue Greneta, 13 sur la rue Saint-Denis (dont 6 donnant sur la cour de la Trinité), 7 dans le cul-de-sac Basfour, et 4 dans l'enclos de la Trinité. Les signatures des baux s'échelonnent entre 1805 et 1812, date de leur mise en vente aux enchères.

Puisque le registre donne uniquement le nom du principal locataire, il est difficile de reconstituer la biographie de l'ensemble des locataires, et de connaître, notamment, leur rapport avec le quartier et avec les notables de la commission. On ne dispose de renseignements plus précis que pour 18 des 31 locataires enregistrés. Mais ceux-ci nous éclairent assez précisément sur l'activité des locataires : tous, sans exception, sont soit commerçants, soit artisans, habitant sur place ou dans les rues avoisinantes. Il s'agit de quatre quincailliers, deux boulangers, un miroitier, un serrurier, un menuisier, un épiciers, trois « marchands », quatre propriétaires et un entrepreneur

21. Cf. M. MARION, 1908 ; DOMIN, J.-P., 2007, p. 9-22 ; VESS, D. M., 1967, p. 71-92 ; WEISZ, G., 1986, n. 4.

22. Registre établi en 1801 en application de la loi du 16 vendémiaire an V (7 octobre 1796) sur la municipalisation des biens des hôpitaux et des hospices (AAP, 435 Fosse 1).

de travaux publics²³. Il s'agit de familles déjà présentes dans le quartier. Cinq sont déjà signalées dans l'almanach des professions de 1789²⁴ : les familles Viguié (entrepreneurs de travaux publics et marchands en bois), Tard, Bourdon (miroitier), Gaborau (parfumeur-épiciier) et Rahoul (propriétaire et ancien fourreur-pelletier). Une dernière, la famille Lefevre, est enregistrée dans l'atlas de la censive de l'archevêché, signe de sa présence sur les lieux, au moins depuis le début des années 1770, avant la Révolution et l'expropriation des hôpitaux.

On a donc affaire à des familles stables et bien enracinées dans le tissu social du quartier. Les Viguié, installés dans les maisonnettes bâties à l'intérieur du cul-de-sac Basfour, sur l'emplacement de l'ancien cimetière huguenot, présentent des liens plus que solides dans l'espace local. François Viguié, le locataire principal, est enregistré sur différents actes notariés comme « menuisier des bâtiments du roi » et comme « entrepreneur de bâtiments ». Né à Toulouse, il émigre à Paris au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et s'installe dans le quartier Saint-Denis. Il épouse Marie-Louise François Souhart, issue d'une famille d'artisans charpentiers avec des liens bien établis dans les ouvrages de la ville et de la monarchie : ses arrière-grands-pères maternels, Joseph Caque et Paul Egresset, étaient maître charpentier et maître doreur ; le fils de Joseph, Pierre Caque, est enregistré, à sa mort en février 1744, comme maître charpentier et ordinaire de la Ville et des fermes du Roy, ancien juré, doyen de sa communauté et ancien marguillier de la paroisse de Saint-Laurent ; son père, enfin, François Guillaume Souhart, est enregistré comme entrepreneur du Roi²⁵. Il n'est donc pas étonnant de voir attribuer à cette famille si bien enracinée, la location, au centre de Paris, de plus de deux mille m² de terrain, de plusieurs hangars, de deux ateliers et de deux maisonnettes pour seulement 4 469 francs par an. D'autres informations révèlent que des liens semblables ont joué de manière importante dans l'attribution de l'ensemble des locations qui restent aux mains des habitants de l'îlot et, dans une moindre mesure, du quartier.

Ces dynamiques s'accroissent et se complexifient à partir de 1812, date à laquelle, en vertu de la loi du 24 pluviôse an XII²⁶, les biens de la Trinité

23. Cf. Archives de la Seine (dorénavant AS), Sommers fonciers du cadastre parisien, Q18-35.

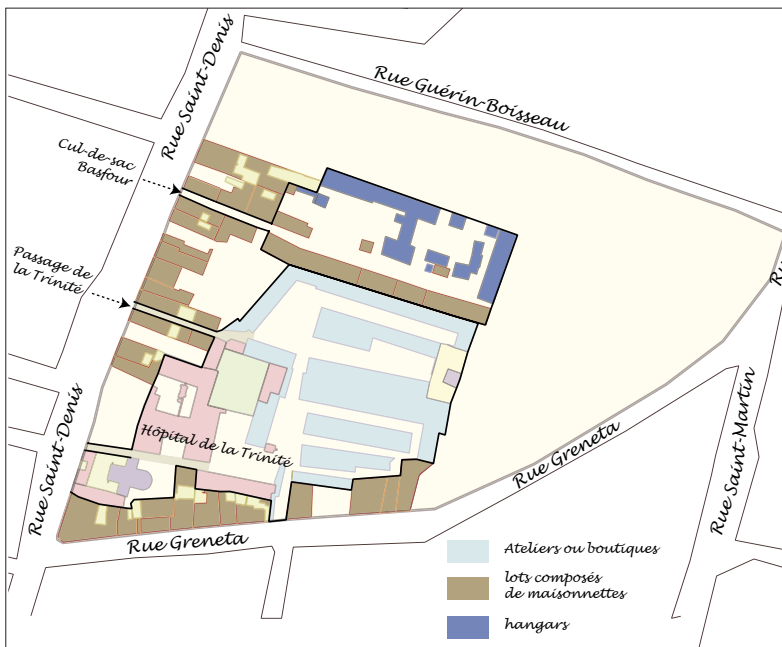
24. *Almanach de Paris*, 1789, (base de données Projet SIG Paris 18-19, M. Marraud).

25. AS, déclaration de décès de M. François Viguié, DQ7-1942, p. 91.

26. La loi du 24 pluviôse an XII (14 février 1804) autorise les commissions administratives des hôpitaux et des hospices, à « vendre à l'enchère, devant le préfet du département, avec les formalités usitées pour la vente des domaines nationaux, les maisons urbaines appartenant aux dits hospices ».

sont mis en vente. Ils sont nombreux et de natures très différentes. Les sommiers du cadastre conservés aux archives de la Seine indiquent 92 lots mis en vente pour un total de 49 acheteurs²⁷. Entre août 1812 et novembre 1813, la presque totalité de ces biens est vendue à des prix très bas. L'importance de cette vente est attestée par le plan suivant qui restitue la position et la nature de l'ensemble des mutations enregistrées des biens des hôpitaux, dans les sommiers fonciers du cadastre.

Figure 5. Lots vendus aux enchères par les hospices de Paris, d'après les sommiers du cadastre



Ces lots hétérogènes couvrent plus d'un hectare de l'îlot. Ils concernent avant tout de nombreuses maisons alignées sur les rues Greneta et Saint-Denis, formées de constructions anciennes, étroites et dressées sur plusieurs étages. Puis, viennent les bâtiments de la Trinité, avec l'église (en vente sur deux lots) et les bâtiments du couvent, avec les trois cours et le jardin interne. Dans l'ancien cimetière, les 115 ateliers dédiés à l'apprentissage des enfants bleus ont été regroupés en une vingtaine de lots réunissant

27. AS, Sommiers fonciers, Q18-35.

chacun cinq à six ateliers ou boutiques. Dans le cul-de-sac Basfour, six lots sont constitués de plusieurs maisonnettes, de deux ateliers et des hangars.

L'activité des quarante-neuf acheteurs n'est guère différente de celle des anciens locataires. Quatorze de ces derniers se sont d'ailleurs empressés de racheter les biens qu'ils occupaient. Les Viguié, avec la contribution des gendres, parviennent à s'adjuger pratiquement tous les lots du cul-de-sac. Quant aux autres locataires qui rachètent leurs lots, ce sont cinq propriétaires, cinq marchands et trois artisans, tous installés dans les maisons les plus anciennes de l'îlot donnant sur les rues Saint-Denis et Greneta.

Sans être tous d'anciens locataires, la plupart des acquéreurs sont déjà installés sur les lieux ou aux environs. Ainsi, vingt-six d'entre eux habitent le même quartier et treize, les quartiers avoisinants. Seuls sept nouveaux propriétaires habitent à l'extérieur du périmètre des quartiers du vieux centre de la rive droite : trois dans les quartiers aisés du Nord-ouest parisien, et les quatre autres, dans le faubourg Saint-Antoine, l'île Saint-Louis, le quartier Mouffetard et la ville de Versailles. La présence des habitants du quartier parmi les acquéreurs de ces biens est donc considérable et d'autant plus significative si nous considérons que dix-sept nouveaux acquéreurs occupent déjà leurs lots et cinq habitent dans l'îlot de la Trinité. Cette emprise des acteurs locaux ne masque pas cependant la présence d'au moins quatre groupes d'acheteurs motivés par différentes logiques d'investissement.

On distingue en premier lieu deux groupes d'investisseurs de type traditionnel. D'une part, nous avons des commerçants ou des négociants en fin de carrière qui investissent leur épargne dans l'immobilier ; c'est le cas des cinq acheteurs enregistrés sur les sommiers comme propriétaires. S'ajoutent des artisans et surtout des marchands qui s'assurent la propriété de l'immeuble dans lequel ils ont établi leur activité. Tous se sont adjugé des lots situés sur le front de l'îlot : trois sur la rue Saint-Denis et deux sur la rue Greneta. D'autre part, un groupe plus considérable de commerçants et marchands achète des immeubles afin d'y installer un commerce. Ils font partie de lots situés sur les rues principales. Il s'agit de trois boulangers, trois marchands de vin et un brasseur, qui témoignent de la centralité et la rentabilité de ces activités à cette époque et dans cette partie spécifique de la ville.

Parallèlement à ces deux premiers groupes, se distingue un troisième composé d'artisans, maîtres artisans et fabricants. Pour eux, il s'agit avant tout de s'approprier les nombreux hangars, ateliers et espaces de travail présents dans l'enclos. C'est notamment le cas de deux quincailliers, du fabricant de cannes, du poëlier, de l'orfèvre joaillier et du serrurier. Tous, on le

verra, investiront cet espace de manière intensive et, en quelque sorte, novatrice en le transformant en fonction de leurs activités et de leurs stratégies d'investissement.

Tableau 1. Répartition des activités sur l'îlot de la Trinité

<i>Lots sur rue</i>		<i>Lots sur cour</i>	
propriétaire	5	quincaillier	2
boulangier	3	employé	1
marchand de vin	2	architecte	1
architecte	1	fabricant de cannes	1
architecte propriétaire	1	fruitier	1
avocat	1	huissier	1
brasseur	1	logetier	1
charcutier	1	marchand de bois	1
entrepreneur de pavé	1	marchand de vin	1
épinglier	1	menuisier	1
fourreur	1	miroitier	1
fruitier	1	orfèvre joaillier	1
huissier	1	poëlier fumiste	1
majeure	1	serrurier	1
marchand	1		
marchand plumassier	1		

Source. AS, Sommiers fonciers, Q18-35

Enfin, un dernier groupe se détache, petit mais bien armé, celui des acheteurs ayant un objectif de spéculation. Ces nouveaux propriétaires ne s'installent pas dans les biens nouvellement acquis mais les revendent dès que leur valeur a augmenté, au plus tard deux ou trois ans après. Nous avons deux propriétaires installés dans les nouveaux quartiers de l'Ouest de la ville (un architecte et un charcutier) ainsi que, figures extrêmement intéressantes, des entrepreneurs ou des professionnels enracinés non seulement dans le tissu social de ces quartiers mais aussi dans les réseaux denses, noués alors entre l'administration locale et l'administration impériale, comme Auguste Germain Ronesse, employé de l'administration, proche de Louis-Denis Péan de Saint-Gilles, riche agent de change, maire du cinquième arrondissement ancien et député de la Seine dans la Chambre des Cent-Jours²⁸. La reconstitution de ce dossier extrêmement complexe est en cours, mais il semble déjà qu'on puisse déceler, dans la figure de Ronesse, un prête-nom de l'influent notable parisien. Nous pouvons pour le moment uniquement souligner les liens unissant ces deux personnages tout en remarquant que Ronesse revend les quinze lots acquis aux enchères entre juillet et octobre

28. L'ancien cinquième arrondissement comprenait les quartiers Bonne-Nouvelle, Montorgueil, mitoyens de l'îlot de la Trinité, du Faubourg Saint-Denis et de la Porte Saint-Martin.

1813, deux ans après son achat avec une plus-value difficile à mesurer exactement, mais proche de plusieurs dizaines de milliers de francs.

Une autre figure intéressante est celle de Jean-François Destors qui achète, en 1816, la maison située au numéro 4 du cul-de-sac Basfour. Né en 1776 dans une famille originaire de Gonesse et installée à Paris après la Révolution, Jean-François travaille avec son père, ancien commerçant boulanger reconverti en employé des travaux publics, avant de s'enrôler dans l'armée en 1793. Son attachement aux services de l'intendance lui donne accès, comme à toute sa famille, aux nombreuses ressources offertes par la complexe et généreuse gestion impériale. Le père, le frère cadet et sa sœur ouvrent, dans le quartier Saint-Martin, un commerce en toiles et draps. Quant à Jean-François, en 1804, après son congé de l'armée, il s'installe à son compte comme entrepreneur de travaux publics. Les affaires de la famille Destors fleurissent grâce aux nombreuses commandes publiques. Rapidement, l'attention de Jean-François se déplace sur les nombreux biens nationaux mis en vente dans la ville. Entre 1806 et 1822, il s'adjudge six lots très importants situés, pour la plupart, dans les quartiers les plus aisés de la rive droite²⁹. La maison du cul-de-sac Basfour est certainement l'acquisition la moins importante au regard de la stratégie familiale. Elle est presque gratuite puisque, pour l'achat de ce bien emporté pour 30 000 francs, Jean-François fait valoir une créance de 24 331,80 francs de la ville de Paris pour des travaux de pavage sur le « pourtour du Marché Saint-Martin »³⁰.

Sans s'attarder sur l'analyse de ces figures et de leurs complexes cheminements socioprofessionnels, soulignons seulement que ces types d'activités apparaissent au centre de tous les mouvements qui traversent les quartiers de la ville au début du siècle et plus particulièrement au cours du Premier Empire et des premières années de la Restauration. L'image rete-

29. D'après l'inventaire après décès de sa femme, Jean-François achète en 1806 un terrain de 4 280 m² situé dans le quartier de la Grange Batelière et mis en vente par adjudication par la Banque de France (26 000 f.) ; en 1812 un terrain de 1 024 m², neuvième lot du couvent de l'Assomption, rue Saint-Honoré (64 000 f.) ; en 1816, le domaine (château et parc) de Corbeville (30 000 f.) ; en 1816, le terrain et la maison du 4 cul-de-sac Basfour (30 000 f.) ; en 1818, un terrain de 698 m², dixième lot du couvent de l'Assomption, rue de Rivoli (67 500 f.) ; en 1822, un terrain de 791 m², rue de Castiglione, du couvent des Feuillants (90 000 f.). Sur chacun de ces terrains, Jean-François bâtit des immeubles qui rapportent tous d'importants loyers. Cf. AN, MC/ET/LXXXC/847, Inventaire après décès de Mme Destors « inventaire des papiers, 8ement, liasse de dix pièces », 1^{ère} et 4^e pièces. Pour une analyse plus approfondie des parcours parisiens de cette famille, cf. M. GRIBAUDI & J. LENOIR (à paraître) et l'étude, largement hagiographique, de J.-P. BLAZY, 1995.

30. Les administrateurs des hôpitaux demandent toutefois de verser le reste de la somme due, soit 5 668,20 f., à deux autres créanciers, « Sr François Salneuve, mécanicien et à [...] Mr Jean Baptiste Louis Potier, entrepreneur de pavage » (AN, MC/ET/LXXXC/847).

nue, classique mais non moins exacte, est celle d'importants réseaux reliant les différentes administrations à une foule de commerçants, d'entrepreneurs et de fabricants qui butinent et glanent goulûment les ressources soudainement offertes par une ville et une société en pleine transformation.

3. Les propriétés anciennes

Après avoir souligné les traits principaux des physionomies sociales des acquéreurs de nombreux lots dans l'îlot de la Trinité, mis en vente par les hospices parisiens, il est nécessaire de les comparer, même brièvement, avec celles des propriétaires des 45 lots, pour ainsi dire « privés », présents dans l'îlot, et plus précisément sur l'ensemble de la rue Guérin-Boisseau, et sur une partie des rues Saint-Denis et Greneta. À ce niveau, les physionomies des deux groupes sont assez proches. L'examen des professions enregistrées sur le registre des sommiers (malheureusement rares), par ces autres propriétaires et pour les mêmes années, donne un éventail d'activités tout à fait comparable à celui des acquéreurs des biens nationalisés. Car, ici aussi, une grande majorité des marchands et de fabricants côtoie le groupe de propriétaires et quelques représentants des professions libérales.

Tableau 2. *Propriétaires des lots «privés»*

ancien négociant	1	Marchand	1
architecte	1	marchand Boulanger	1
avocat	1	marchand de vin	1
boulangier	1	marchand plumassier	1
entrepreneur de bâtiments	1	marchand vinaigrier	1
épicier	1	opticien	1
fabricant de porcelaines	1	propriétaire	6
fabricant de coffres et gaines	1	(non renseigné)	25
	8		37
Total			45

Source. AS, Sommiers fonciers, Q18-35.

Toutefois, on note des différences, petites mais qualitativement importantes. D'abord, dans ce groupe, presque tous les artisans et les commerçants habitent et travaillent dans la maison dont ils sont propriétaires et dans laquelle ils se sont installés depuis longtemps. Tous sont enregistrés comme présents dès 1808, année d'ouverture des sommiers, et quatre de leurs familles (celles du marchand de vin, du marchand vinaigrier, du fabricant de porcelaines et du boulangier) apparaissent déjà dans les listes dressées en 1772 pour la censive de l'archevêché. Nous avons même le cas de la famille du marchand vinaigrier dont nous retrouvons la trace dans

sur les registres du Terrier du Roi, établis au début du XVIII^e siècle³¹. Autre différence, le nombre de propriétaires habitant à proximité est sensiblement moins important. Seuls 24 % habitent dans le quartier, tandis que 53 % des acquéreurs de lots des hôpitaux étaient installés dans l'îlot de la Trinité ou dans les rues proches. Il s'agit surtout, comme on pouvait s'y attendre, de propriétaires, d'un architecte, d'un avocat mais aussi d'un marchand de vin et d'un épicier.

Ces légères différences pourraient indiquer qu'en ce début du siècle, la masse de la propriété privée de ces immeubles est encore dans les mains de familles de la bourgeoisie commerçante installée depuis longtemps et dont les trajectoires ont commencé à s'ouvrir sur un espace géographique et professionnel plus large.

Tableau 3. *Origine géographique des acquéreurs*

	<i>Nombre</i>	<i>%</i>
Même quartier	11	24,4
Vieux centre rive droite	13	28,9
Nouveaux quartiers rive droite	5	11,1
Vieux centre rive gauche	3	6,7
Îles	1	2,2
Faubourgs artisans	2	4,4
Banlieue	2	4,4
Quartiers aisés rive gauche	1	2,2
Non renseignés	7	15,6
Total	45	100,0

Source. AS, Sommiers fonciers, Q18-35.

4. Les métamorphoses du bâti

La spéculation immobilière qui s'est abattue sur les anciennes propriétés des hôpitaux sévit pendant une période relativement brève. Dès le début de la Restauration, le mouvement des ventes ralentit et les propriétés se stabilisent. En suivant les tendances déjà observées, dans la plupart des cas, celles-ci sont définitivement passées dans les mains de commerçants, fabricants et artisans installés dans l'îlot. Dès lors, on assiste à une fébrile activité de transformation de l'ancien bâti qui s'adapte progressivement non seulement aux exigences des nouveaux propriétaires mais aussi aux différentes pratiques de nombreux locataires, comme aux nouvelles formes d'investissement qui s'imposent. Les phases successives de ce processus

31. Cf. AN, Q1* 1991, vol. 7.

de métamorphose sont restituées sur différents plans, géoréférencés et calés sur le plan cadastral actuel de Paris.

Par un souci de clarté, seuls sont présentés ici les plans relatifs à six transformations qui déclinent les différentes modalités des agencements pratiqués par les propriétaires et les locataires des lots. La Figure 6a affiche un extrait du plan illustrant l'espace de la Trinité avant la vente aux enchères ; la Figure 6b, les plans de maisons levés lors de l'établissement du premier cadastre dit « de Vasserot »³².

Une première remarque concerne le lot situé au 266 de la rue Saint-Denis (n°144 actuel et n°1 sur la Figure 6a). Ce lot, qui comprend l'ensemble de l'église de la Trinité, est adjugé le 20 octobre 1812 à Corneille Terrier, riche architecte installé dans le quartier bourgeois Feydeau, au 21 de la rue Louis-Le-Grand. Le rachat est donc typiquement spéculatif³³. Terrier démolit l'église pour construire un immeuble de rapport constitué de trois corps de maisons structurés autour du périmètre délimité par la nef principale, qui héberge une première cour, la deuxième étant découpée sur l'arrière de l'ancien bâtiment. L'opération se solde en 1824 par la vente des trois maisons à Edmond-Guillaume-François de Favier et à son épouse, Marie-Claudine de Mandat. Edmond, fils d'un ancien conseiller au parlement, conseiller lui-même jusqu'à la Révolution, devenu par la suite auteur de théâtre et secrétaire du théâtre Feydeau, n'habitera jamais l'immeuble. Avec sa femme et ses trois enfants, il partage son temps entre l'appartement du 5 rue Chapon dans le quartier du Marais et le château du Plessis-le-Veneur³⁴.

La même visée spéculative caractérise l'opération menée par Pierre-Charles Thiveau et François-Gabriel Trochon, deux marchands installés sur l'ancienne devanture de l'église, qui s'associent pour racheter les bâtiments situés dans la cour des enfants bleus (n° 2 sur la Figure 6a). Sur cette cour, jadis cour principale du couvent, s'ouvraient le dortoir (côté sud) et le réfectoire (côté ouest) des garçons. Entre 1812 et 1829, dates du relevé cadastral, les deux structures sont totalement transformées³⁵. D'une part, elles sont

32. Les plans cités ont été levés à des moments différents des opérations cadastrales. Les plans relatifs aux lots situés sur la rue Saint-Denis et dans l'enclos de la Trinité datent de 1829, le plan relatif à la propriété du 7 cul-de-sac Basfour date de 1839 (cf. Répertoire des plans cadastraux de Paris, AN, F³¹ 3-72). Enfin, le plan de la propriété enregistrée au 11-13 cul-de-sac Basfour date de 1825 et se trouve en annexe du document notarié enregistrant le « Bail de M. Lessard à M. et Mme Marsaux », AN, MC ET/ CX /782.

33. AS, DQ18 237. Cf. aussi R. D. AMAT, 1975, p. 850.

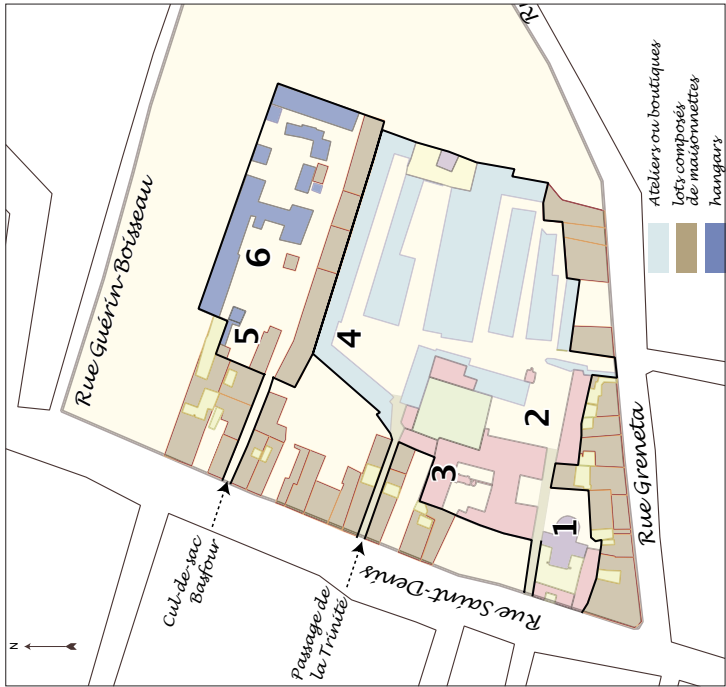
34. Dans la commune de Banthelu, département du Val-d'Oise.

35. AS, Sommières : DQ18 237 et plan : AN, F³¹ 3-72.

Figure 6b. Premières transformations des six lots



Figure 6a. Six lots nationalisés au moment de leur vente



adaptées aux exigences du commerce par la création de magasins et d'ateliers de travail mais aussi transformées par une rangée de boutiques prises sur les chambrées de l'ancien dortoir. D'autre part, les cloisons sont déplacées et de nouvelles structures sont bâties, prêtes à la location de chambrettes ou de petits appartements.

Pierre-Charles Thiveau est aussi à l'origine de l'achat du lot situé au 278 rue Saint-Denis (n°3 dans la Figure 6a). Ce lot était à l'origine composé d'un bâtiment situé sur la rue (avec accès sur une des cours internes de l'hôpital), ainsi que d'anciens bâtiments administratifs situés dans l'aile nord-ouest et d'un jardin de 330 m²³⁶. Acquis le 28 mai 1813, ce bien est racheté un an plus tard par Barthélemy Nadaud, un bijoutier installé juste en face, au 305 rue Saint-Denis, qui le conservera jusqu'à sa mort, en 1835, le laissant en héritage à ses enfants. Dans ce cas aussi, l'opération conduit à une restructuration complète du bâti. Sans en changer, pour autant, les structures principales, il s'adapte en évoluant vers des formes et des fonctions inédites. Ici aussi, on découpe dans les anciens bâtiments des ateliers de travail et des dépôts de marchandises, on cloisonne la cour, on y rajoute des appentis en bois et on utilise la moitié du jardin pour prolonger le bâti avec des constructions semblables à des hangars mais enregistrées, dans les calepins de 1852, comme des constructions ayant une « aile droite d'un étage (...) et une aile gauche de deux étages et d'un troisième lambrissé »³⁷.

Les mêmes types de mutations morphologiques sont à l'œuvre dans la mutation des lots 19 à 22, trois anciens ateliers rachetés par le marchand de bois Charles Sijean, qui débordent progressivement sur l'ancienne cour des artisans (n°4 sur la Figure 6a). Ou bien, de manière encore plus marquée, dans la transformation des bâtiments et des hangars situés à l'entrée du cul-de-sac Basfour (n°5 et 6). Ces lots, achetés aux enchères par la famille Viguié, ont été vendus en 1818 à Pierre Lessard, ferblantier et fabricant de lampes, qui les transforme peu à peu en une structure extrêmement fonctionnelle propre à la production, au stockage et à la commercialisation. Les anciens hangars en bois sont convertis en autant d'ateliers « en dur » dans lesquels on fond, on trie et on travaille les cuivres, les bronzes et les différents matériaux utilisés. Tout autour et contre leurs structures, on bâtit des boutiques et des

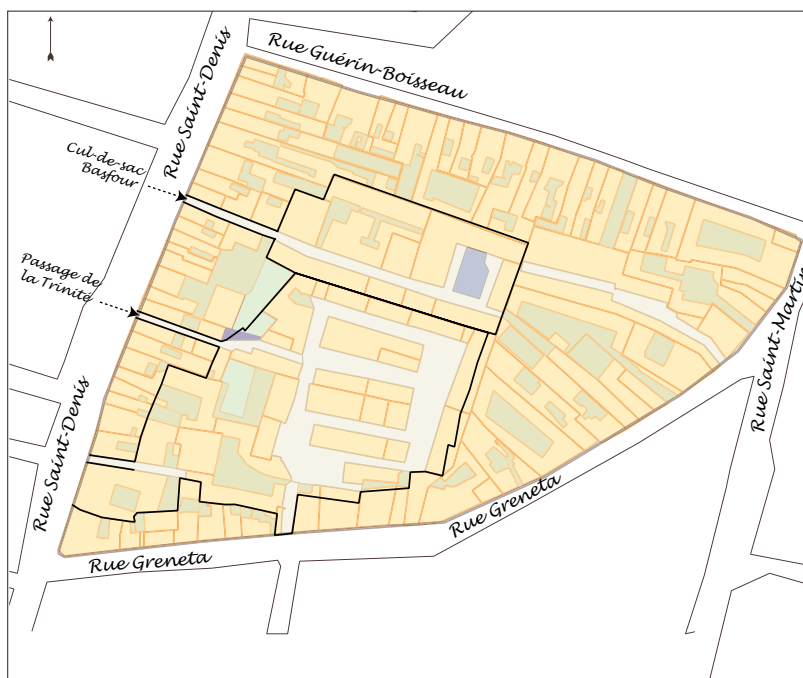
36. AS, Sommières : DQ18 237 et plan : AN, F³¹ 3-72.

37. AS, Calepins du cadastre, 1852 D1 P4 1001. Ces calepins enregistrent trois bâtiments de 5 étages pour un total de « 3 rez-de-chaussée servant 3 boutiques, 1 cour couverte pour café et 27 locations pour habitations ». La mise à jour continue (antérieure à 1862) note et comptabilise « 2 boutiques, 1 atelier, 2 grandes locations de commerce, 8 grands logements et 16 petites locations ».

magasins, des pièces de travail pour les ouvrières polisseuses, ainsi que des bureaux et des greniers³⁸.

Les exemples pourraient être multipliés. Chaque lot est investi, transformé et réaménagé de manière intensive par une activité plus qu'exubérante. Ces opérations relèvent autant du bricolage que de la construction professionnelle. Le résultat est évidemment une densification très importante du bâti que le plan cadastral de 1836 restitue clairement.

Figure 7. *Structure des parcelles enregistrées par le relevé cadastral de 1836*



Apparaît très précisément le tracé des structures de l'ensemble des lots enregistrés par les équipes de Vasserot. La densité est désormais très grande et l'espace saturé³⁹. Il faut noter que le travail d'agencement et de transfor-

38. L'inventaire dressé lors du bail concédé à un autre fabricant lampiste « bail de M. Lessard à M. et Mme Marsaux », AN, MC ET/ CX /782. Cf. M. GRIBAUDI & J. LENOIR (à paraître).

39. Le plan reprend les renseignements de la feuille cadastrale de l'atlas de Vasserot (AN, F³¹ 83, quartier Saint-Denis, îlot n°6). Chaque lot, calé par rapport au plan cadastral actuel, a été reconstruit.

mation ne s'est pas fait seulement au niveau du sol, comme l'analyse des plans pourrait le faire penser. Mais, partout où cela est possible, il s'est aussi opéré en hauteur.

Dans la presque totalité des lots, les immeubles internes sont surélevés jusqu'à la hauteur des maisons situées sur le front des rues. Comme le montrent les documents notariés des ventes et successions ainsi que les descriptions enregistrées dès 1852 sur les calepins du cadastre, la hauteur moyenne des maisons des rues Saint-Denis, Greneta et Guérin-Boisseau est de quatre étages principaux, plus un ou deux étages sous comble. À travers les réaménagements opérés par les nouveaux propriétaires, une grande partie des constructions se déploie en hauteur pour les bâtiments principaux de l'hôpital. Dans de nombreux cas, les nouvelles constructions atteignent aisément cinq étages, chacune étant le produit de surélévations et de changements successifs dont il est presque toujours difficile d'établir une datation exacte. Seules exceptions, les ateliers situés dans la partie centrale de l'enclos de la Trinité, qui ne dépassent pas le premier étage avec grenier, contribuant à donner à cet espace la caractéristique d'une cour de travail.

Figure 8. « Cour de la Trinité – rue Greneta » 1845⁴⁰



La gravure de Martial datant des années 1840 illustre assez précisément les formes de ces différents aménagements. En partant du centre de la cour, l'image restitue une vue de l'enclos focalisée sur la sortie donnant

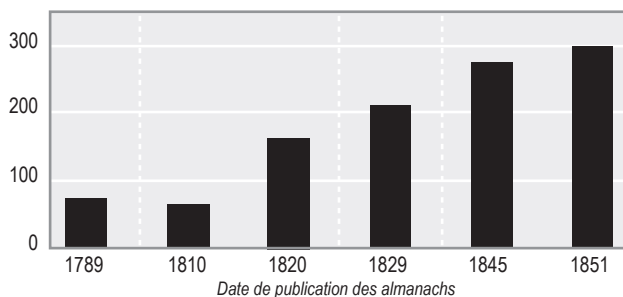
40. Eau-forte d'Adolphe-Martial Potémont, dit Martial, datée de 1845 sur la copie conservée au cabinet des estampes du Musée Carnavalet et de 1852 par Charles Simond dans son ouvrage sur le *Paris illustré* (SIMOND, C., 1900). Source. LDH (UMR8558 CNRS-EHES), base de données Paris_Ico_XIX.

sur la rue Greneta (selon le sens de la flèche reportée dans le schéma)⁴¹. Au premier plan, campent les constructions dérivées des anciens ateliers : sur le côté droit, les dépôts et les hangars prolongent les bâtiments adossés à l'ancienne cour des enfants bleus ; à gauche, un petit dépôt et une maisonnette de deux étages. Sur le fond, l'intérieur des maisons alignées sur la rue Greneta, du n° 36 au n° 42, elles aussi pourvues d'une forme unique et forgée par les aménagements apportés par les habitants successifs. Sur les façades, des signes de l'exubérante activité marquent ces lieux : location de charrettes du marchand de bois Jolly, enseignes d'un serrurier-ferblantier et d'un fabricant de perles installé au n° 40 de la rue Greneta.

5. L'essor économique de l'îlot

Bien évidemment, la densification et la transformation du bâti s'accompagnent d'un essor sans précédent des activités économiques et d'une augmentation de la pression démographique dans ces quartiers. S'il manque des statistiques locales permettant de suivre fidèlement ces développements, le nombre et la nature des activités enregistrées dans les annuaires administratifs parisiens depuis 1789 fournissent un premier indicateur possible⁴².

Figure 9. Activités enregistrées sur l'îlot de la Trinité entre 1789 et 1851



41. Le point central de la gravure se trouverait maintenant exactement au centre de la rue de Palestro, ouverte par Haussmann en 1858.

42. Les annuaires sous-estiment le nombre des activités économiques présentes dans l'espace parisien, puisque les références se fondent sur l'enregistrement des commerçants. Une comparaison opérée entre l'almanach de 1851 et les calepins du cadastre de 1851 pour la rue Greneta montre que 15 % des activités commerciales enregistrées dans les feuilles cadastrales n'apparaissent pas dans l'almanach. Cependant puisque le biais semble relativement constant sur l'ensemble des almanachs, il est possible d'utiliser ces déclarations comme un indicateur relativement fiable du nombre et de la nature des activités propre à une rue, un îlot ou un quartier. Pour cette étude, ont été utilisées les données de l'*Almanach de Paris*, 1789, des *Almanach-Bottin du Commerce de Paris*, 1810 et 1820 et celles des *Almanach du Commerce de Paris*, 1845 et 1851. Pour les almanachs antérieurs à 1845, la saisie est faite à partir de la liste générale par activité commerciale.

Non sans précautions, nous pouvons tirer de ces données quelques informations intéressantes. De la Révolution à la fin de l'Empire, le nombre d'activités enregistrées sur l'ensemble de l'îlot de la Trinité reste relativement stable, voire recule légèrement. Mais à partir de 1820, peu de temps après la vente des biens des hôpitaux, on assiste à une croissance importante des activités hébergées dans ces espaces. En 1820, l'almanach La Tynna enregistre un total de 160 activités, soit une croissance de 136 % par rapport à 1810, avec une moyenne 9 % par an. La croissance se poursuit au cours des décennies suivantes, à un rythme qui ne cesse de ralentir mais qui aboutit cependant à un doublement des activités entre 1820 et 1860.

Encore une fois, il faut prendre ces chiffres comme indicatifs d'une tendance, et non comme une mesure précise. Comme on le verra, outre les questions relatives au changement du statut des annuaires au cours du temps et par là même, une évolution de l'intérêt des acteurs économiques à y figurer, de nombreuses activités, souvent centrales, échappent à l'enregistrement. Reste que les lignes fondamentales de la tendance exprimée par ces données montrent clairement une croissance spectaculaire des activités économiques, qui implique une vraie mutation du tissu socio-économique à l'échelle de l'îlot mais aussi du quartier. Ce phénomène se manifeste d'une part, par l'élargissement du nombre et de l'éventail des professions spécialisées, et d'autre part, par l'intégration progressive de différents savoir-faire professionnels dans la production, le stockage et la commercialisation d'une série limitée de produits.

La comparaison des listes des activités enregistrées par les almanachs de 1789, 1820 et 1845 en donne l'illustration (Annexe 1). En 1789, parmi les 72 activités recensées, dominant celles des bijoutiers et des métiers proches par leur nature, comme les batteurs d'or, les fondeurs, les chaudronniers, les miroitiers, les doreurs, etc. À leurs côtés se déploie un très large éventail d'activités artisanales et marchandes relativement variées et peu spécialisées. En 1820, la situation a sensiblement changé. Non seulement, le nombre d'activités a plus que doublé, mais celles-ci semblent désormais s'organiser davantage autour de la production d'un ensemble unique de biens de consommation et d'un certain nombre de produits dépendants. Dans cet ensemble, trois groupes d'activités dominant : la manufacture de coffrets, peignes, briquets, lunettes et récipients de luxe qui alimentent le travail des onze tabletiers, des sept ciseleurs ou encore de l'ébéniste ou du vernisseur ; ensuite la transformation et la commercialisation des tissus, effectuées par les nombreux passementiers, plumassiers, lingiers... ; enfin les nombreuses activités spécialisées dans la transformation des métaux (trois marchands de tôles, sept doreurs et ciseleurs, cinq ferblantiers lampistes, trois poê-

liers, deux épingliers, deux potiers d'étain, quatre fondeurs, deux miroitiers, etc.). Nous retrouvons les mêmes groupes de professions dans l'almanach de 1845. Leur structure a toutefois évolué en raison de l'augmentation significative du nombre d'ouvriers, artisans, fabricants et marchands dont l'activité est enregistrée, mais aussi de l'articulation plus complexe des différentes spécialités, remarquable dans les données. De nouveaux produits se sont aussi imposés, utilisant les compétences traditionnellement développées dans l'îlot : la production de parapluies et bimbeloteries ainsi que celle des bretelles, harnaches et divers sous-vêtements, et de toute une ribambelle d'activités dérivées, comme celles des préparateurs d'étoffes, de cirieurs, de selliers, de vernisseurs, bandagistes, fourreurs, etc.

On le voit bien, l'image émergente de ces espaces est bien éloignée de celles évoquées par de nombreux administrateurs et observateurs de l'époque. Loin d'apparaître comme des portions de ville tenues à l'écart de la dynamique du progrès qui aurait investi uniquement l'Ouest et les faubourgs de la ville, ces quartiers se révèlent plus que jamais comme des centres actifs et novateurs. Toutefois, ancrés dans des espaces pensés et représentés comme anciens et arriérés, on a surtout retenu, de leur complexe physionomie, les éléments qui les apparentent le plus au passé, occultant la nouveauté des assemblages sociaux et professionnels qu'ils hébergent.

Honoré de Balzac est probablement le seul à avoir saisi la spécificité et la nouveauté des formes développées dans ces quartiers. Il le fait, bien entendu, à partir d'un point de vue et d'une appréciation sociale qui lui sont propres, empreints de ses craintes et idiosyncrasies. Peignant avec des couleurs fort sombres ces espaces, il parvient néanmoins à décrire avec précision les éléments de nouveauté qui les caractérisent. Les citations pourraient être nombreuses tant, dans presque tous les romans parisiens de la Comédie Humaine, cet auteur aime arpenter les rues des anciens quartiers de la rive droite pour saisir la vie et les passions de ses habitants. Mais, en évoquant l'îlot de la Trinité, on ne peut ignorer la description très précise qu'il donne d'un immeuble de la rue Greneta dans lequel il fait vivre l'un de ses personnages, l'escompteur Gigonnet.

« La rue Grenetât est une rue où toutes les maisons, envahies par une multitude de commerces, offrent un aspect repoussant ; les constructions y ont un caractère horrible, l'ignoble malpropreté des fabriques y domine. Le vieux Gigonnet habitait le troisième étage d'une maison dont toutes les fenêtres étaient à bascule et à petits carreaux sales. Son escalier descendait jusque sur la rue. Sa portière était logée à l'entresol, dans une cage qui ne tirait son jour que de l'escalier et d'une échappée sur la rue. Excepté Gigonnet, tous les locataires exerçaient un état. Il venait, il sortait continuellement des ouvriers. Les marches étaient donc revêtues d'une couche de boue dure ou molle, au gré de l'atmosphère, et où séjournaient

des immondices. Sur ce fétide escalier, chaque palier offrait aux yeux les noms du fabricant écrits en or sur une tôle peinte en rouge et vernie, avec des échantillons de ses chefs-d'œuvre. La plupart du temps, les portes ouvertes laissaient voir la bizarre union du ménage et de la fabrique, il s'en échappait des cris et des grognements inouïs, des chants, des sifflements qui rappelaient l'heure de quatre heures chez les animaux du Jardin des Plantes. Au premier se faisaient, dans un taudis infect, les plus belles bretelles de l'article de Paris. Au second se confectionnaient, au milieu des plus sales ordures, les plus élégants cartonnages qui parent au jour de l'an les montres de Suisse ».⁴³

6. Une société complexe en mouvement

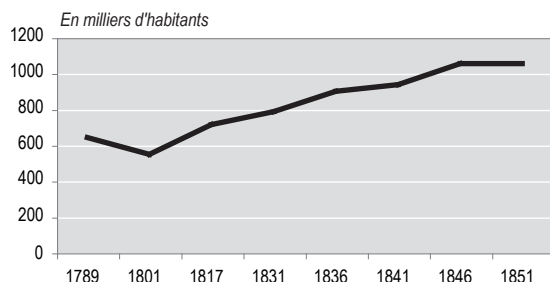
L'œil subtil de Balzac saisit les traits essentiels de ces espaces au moment culminant de leur évolution. Celle qu'il appelle « la bizarre union du ménage et de la fabrique » apparaît, aussi et avant tout, comme une forme d'activité économique extrêmement rationnelle et inédite. Rationnelle, car elle parvient à faire coexister dans les mêmes lieux la production, le stockage et la commercialisation des produits mais aussi les différents savoirs artisanaux et la main-d'œuvre nécessaires. Inédite, car bien que depuis toujours les quartiers parisiens aient hébergé le commerce et la fabrique, les dimensions et l'intensité de leur présence ont changé, aussi parce que l'importante pression démographique qui pèse sur la ville au cours de la première moitié du XIX^e siècle s'exerce surtout ici.

Après un reflux relativement important enregistré dans la décennie qui a suivi immédiatement la Révolution, la population parisienne n'a cessé de s'accroître en doublant au cours du demi-siècle suivant (cf. Figure 9). La croissance est constante mais les taux les plus importants sont enregistrés sous le Premier Empire : entre 1801 et 1817 la population augmente globalement de 30 %. L'aspect le plus visible de cet essor est certainement le vigoureux débordement de la ville sur ses faubourgs et plus particulièrement vers les nouveaux quartiers bourgeois couronnant le Nord et le Nord-ouest des grands boulevards. Tous ces quartiers affichent des taux de croissance supérieurs à 40 %, qui ont tant impressionné les observateurs. Or, leur poids démographique apparaît encore limité puisqu'ils n'hébergent que 17 % de la population. En réalité, si nous analysons l'espace parisien par groupe de quartiers et non par arrondissements, la part la plus importante de la croissance est absorbée par le centre de la rive droite (Annexe 2). En effet, contrairement à la perception de nombreux contemporains, les demandes des nombreux migrants que la Révolution et les guerres de l'Empire ont déracinés de leurs contrées, s'adressent surtout à ces quartiers. Au cours du

43. Honoré DE BALZAC, *César Birotteau*, Paris, [1837] 1975, p. 329.

Premier Empire, la moitié de la population parisienne vit dans ces espaces partiellement opaques que Musset aimait définir comme les *Grandes Indes*. En 1817, plus de 300 000 personnes habitent entre la Seine, l'actuelle rue de Richelieu, les grands boulevards et la Bastille. Et 74 000 d'entre elles s'y sont installées après le début du siècle.

Figure 10. *Croissance de la population parisienne, 1789-1851*



Source. Recensement de l'an II (copie de l'an III), AN, F²⁰ 14 à 21 ; recensement de l'an VIII, AN, F²⁰ 398 ; BENOISTON DE CHÂTEAUNEUF, L. F. & CHABROL DE VOLVIC, G. J. G. (eds), 1824 ; LOUA, T., 1873.

La croissance démographique importante de ces quartiers, décrits comme saturés depuis toujours, pourrait sembler étonnante. Elle s'explique en réalité par les réaménagements à très grande échelle de ces espaces, à partir de la vente des biens nationaux. Les biens de l'hôpital de la Trinité ne sont certes pas les seuls à être mis aux enchères. Comme partout et davantage qu'ailleurs, dès décembre 1789, de nombreux biens appartenant à l'Église, aux émigrés et aux hôpitaux, sont saisis et progressivement mis en vente à des prix variables mais toujours largement inférieurs à leur valeur⁴⁴. S'il manque toujours un recensement précis du nombre et de la localisation des ventes parisiennes, il est certain que ces phénomènes ont été particulièrement importants dans les quartiers du centre et du Marais⁴⁵. Des dizaines et des dizaines de maisons, couvents, hôpitaux et palais y sont découpés en lots, vendus aux enchères et reconvertis en habitations, ateliers, usines et dépôts.

44. La vente des biens s'est échelonnée sur plusieurs années, à partir du premier décret du 19 décembre 1789, qui ordonnait la mise en vente des biens de l'Église (dits de première origine). Suivent les décrets sur les biens des émigrés et des hôpitaux. Pour une chronologie de la législation complexe concernant le classement et la mise en vente des biens nationaux, cf. M. MARION, 1908 ; DOMIN, J.-P., 2007.

45. A. DAUMARD, 1965 est peut-être l'auteur qui a le plus clairement montré l'importance de la vente des biens nationaux dans la croissance de la ville au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

On trouve une trace relativement précise, quoique indirecte, de l'impact des ces ventes, dans l'explosion du nombre de passages ouverts au cours de la première décennie du siècle sur les terrains d'un ancien hôtel particulier ou d'un bien religieux. Ainsi, sur les cent soixante-trois passages signalés en 1808 par Maire dans son plan topographique de la ville, cent vingt-trois (soit 75 % du total) sont situés sur la rive droite et quarante-six d'entre eux ont été découpés sur le terrain d'un ancien bien national⁴⁶. La spécificité de ce moment historique réside ainsi dans la soudaine mise à disposition d'importantes portions de la ville, investies par la spéculation mais aussi par le labueur, et donnant naissance à de nouvelles formes de sociabilité.

De ce point de vue, les données des almanachs apparaissent bien lacunaires et partielles. Loin de restituer la complexité de la trame sociale de ces quartiers en plein essor, ils émoussent même l'ensemble de leurs activités commerciales en ordonnant et en régularisant l'espace. Cela est patent si l'on compare ces données avec les descriptions des actes notariés ou des calepins cadastraux. Ainsi, le *Bottin* de 1851 enregistre la présence, au n°16 rue du Commerce, de deux fabricants de parapluies et d'un doreur sculpteur⁴⁷. Les calepins cadastraux de 1852 situent de manière plus précise les différentes activités dans la structure du bâti, permettant de saisir l'importance de leur insertion dans l'environnement local. La maison, sise sur l'ancienne cour des Métiers, est composée de quatre étages principaux, puis d'une surélévation d'un « demi-étage » et d'un sixième étage sous comble. En entrant dans l'immeuble par une porte bâtarde, le premier espace, sur la gauche, est l'atelier d'un fabricant de cannes. Derrière, on débouche sur la boutique louée à un autre fabricant de cannes à partir de laquelle on accède à « une chambre à feu », par un escalier interne. Toujours au rez-de-chaussée mais sur la droite du bâtiment, se trouve une deuxième boutique louée à un « fabricant de garnitures de parapluies ». D'ici aussi, on peut accéder, par un escalier interne, à un petit appartement composé d'« un carré d'entrée et une pièce à feu ». Toujours au premier étage, mais par l'escalier principal, nous trouvons trois petits locaux, deux comprenant une seule « pièce à feu divisée en deux » (très probablement par une légère cloison en bois) et le troisième comprenant une « pièce à feu divisée, avec, derrière, un cabinet ». Plusieurs locataires ont été enregistrés dans ces espaces. Parmi celles ou ceux dont on a noté l'activité, une fleuriste, un sellier, un arquebusier et une couturière. Le deuxième étage abrite une pièce à feu et deux appartements,

46. Cf. MAIRE, (1808) ; M. GRIBAUDI & J. LENOIR (à paraître).

47. Cet immeuble était sis, jusqu'en 1820, au n°16 passage de la Trinité. Il est aujourd'hui l'un des rares témoins de l'ancienne cour, au n°15 passage de la Trinité, à l'angle de l'haussmannienne rue Palestro. Cf. AS, Calepins du cadastre de 1852, DP4 1150.

dont l'un de deux pièces avec cuisine et l'autre d'une seule « pièce à feu derrière une cuisine et un cabinet à feu ». Ici, parmi les locataires relevés, encore deux fabricants de montures de parapluies, puis un marchand d'objets de mode et un imprimeur. En montant dans les étages, l'espace se décompose encore. Le troisième comporte un petit appartement et deux pièces à feu ; au quatrième quatre pièces à feu, puis, sur le « demi-étage » un couloir avec deux pièces à feu, et enfin, dans les mansardes du dernier étage, cinq pièces, dont une seule avec feu, deux « cabinets en châssis » et un « couloir commun » dont la destination reste incertaine. Pour les trois derniers étages, beaucoup de noms ont été enregistrés et successivement effacés ainsi que quelques professions : employé, fleuriste, ouvrière et ouvrier passementier pour le quatrième et le demi-étage ; ouvrier en casquettes, ouvrier en parapluies, passementier et ouvrier ménétrier pour le sixième.

Nous sommes en présence d'une structure à la fois complexe et stratifiée qu'il faut aussi analyser dans le contexte spécifique de son environnement. Les deux immeubles situés sur sa gauche ont été transformés en hôtels garnis ; celui de droite, plus petit, héberge deux boutiques avec ateliers, dans lesquelles ont été enregistrés un fabricant-tourneur en bois, deux fabricants de montures de parapluies, un marchand de charbon, un fabricant de garnitures de parapluies, un marchand de parapluies. Dans les étages, encore de nombreux noms et quelques professions : un vernisseur, un fabricant de cannes, un tourneur ouvrier en cannes, et, bien évidemment dans ce contexte, un ouvrier en parapluies.

Nous touchons là à une dimension que les almanachs ne parviennent à restituer que partiellement mais qui constitue pourtant l'essentiel de la réalité de ces espaces : la grouillante vitalité avec laquelle se croisent, cohabitent et collaborent, bon gré mal gré, quantité de physionomies professionnelles et sociales. Les croisements et les collaborations, réalisés uniquement dans le cadre physique de ces quartiers, témoignent de l'enchevêtrement particulier du bâti qui a accompagné la forte pression démographique que connaît le centre ville à ce moment spécifique de son histoire.

Il n'est pas possible de suivre, lot par lot, l'assemblage particulier de chambres, d'entrepôts, et d'appartements, grands et petits, biscornus et carrés, qui composent et ouvrent ces espaces. Toutefois l'écart observé en 1852 entre les enregistrements des calepins et ceux des almanachs permet de suggérer que, sur l'ensemble de la période considérée, seule une petite partie des nombreuses activités développées dans les interstices de ces espaces a été enregistrée. On peut dresser le même constat à propos des nombreux logeurs de garnis mentionnés non seulement sur les calepins, mais aussi sur

les notations marginales des sommiers à des dates bien antérieures. Si les almanachs enregistrent la présence de cinq à sept hôtels selon les périodes, nous savons qu'au moins six autres bâtiments de l'îlot ont été reconvertis en garnis. Sans compter les nombreux garnis ouverts dans les rues adjacentes, comme, par exemple, les six du seul côté gauche de la rue Greneta⁴⁸.

Qui dit hôtels garnis dit migrants : des migrants qui constituent une population de manœuvres et d'ouvriers, présente quotidiennement dans l'îlot, employée en partie dans ce même espace mais pas seulement, aux côtés d'ouvriers et d'artisans plus stables. Une population qui se retrouve, quand elle le peut, chez les nombreux marchands de vin présents dans l'îlot ou, pour certains, dans le cabinet de lecture de Madame Ravot, installé au 19 rue Guérin-Boisseau. Cette présence ouvrière et artisanale inscrite pour la première fois de manière si massive et si intimement reliée au tissu urbain, constitue certainement une autre marque importante de la spécificité de ce moment historique. Au cours de la première moitié du siècle, Paris ne connaît pas uniquement un énorme bouleversement urbain et démographique ; il est aussi marqué par la naissance d'une culture politique ouvrière qui s'exprime entre l'horizon des utopies et celui de l'associationnisme militant.

Peu d'études ont été consacrées à cette dimension importante de la vie sociale et politique de la ville. Quelques travaux pionniers et certaines recherches plus récentes ont permis de mettre en lumière l'importance du lien établi, au cours de ces années, entre formes urbaines et acculturation politique. Ainsi, dans son travail sur les utopies ouvrières, Jacques Rancière individualise les premiers rêves d'émancipation ouvrière dans les interstices d'une sociabilité rapprochant et mêlant l'étudiant et l'utopiste à l'ouvrier et l'artisan⁴⁹. D'autre part, dans un article fondateur, Jacques Rougerie montre la progressive « montée vers la politique » des lieux de la sociabilité populaire parisienne entre la Restauration et la Monarchie de Juillet. Il dévoile ainsi les liens importants qui rapprochent, pour ces mêmes années, les rituels du compagnonnage aux formes de l'associationnisme et du mutualisme ouvriers, en passant par les pratiques de la goguette et du cabaret⁵⁰. Ce processus s'achève, sans pour autant s'accomplir, en 1848 dans une

48. AS, Calepins de 1852. Pour quatre d'entre eux, les sommiers indiquent une location sur la maison entière datant des années 1820. Ce qui semblerait indiquer la présence du garni à ces dates. Cf. AS, DQ18 590, vol. 35 et DP4 518.

49. RANCIERE, J., 1981.

50. ROUGERIE, J., 1994.

floraison d'associations dont Remi Gossez a analysé magistralement l'incredible effervescence politique⁵¹.

Davantage que les faubourgs ouvriers, les quartiers du centre ville hébergent ces mouvements. Ils les favorisent même, par la structure particulière du bâti décrit ici. Ainsi, 80 % des délégués qui exercent des responsabilités dans les 119 sociétés de secours mutuels corporatives recensées par Gossez pour l'année 1851 résident dans le centre ville⁵². Et 60 % d'entre eux dans les anciens quartiers de la rive droite. Ces données sont confirmées par les premiers résultats de travaux récents sur la sociabilité et l'associationnisme ouvriers⁵³.

Il est difficile de trouver des sources directes permettant de saisir la pénétration de ces mouvements dans le tissu de la ville, comme l'îlot de la Trinité. Nous ne pouvons que supposer la présence, ici comme ailleurs, d'une forme de sociabilité mâtinée de jargons local et politique, dont on ne saisira pleinement la présence qu'en multipliant les sources et les angles d'observation. Mais on en entrevoit déjà quelques traces significatives par la participation des habitants de l'îlot au soulèvement révolutionnaire de 1848. Par la triste liste des victimes, on sait que le jeune Bony (2 bis rue Greneta) et le serrurier Cattin (45 rue Guérin-Boisseau) perdent la vie et que le fabricant de cannes Lublinski (16 rue Greneta), le boulanger Carol (12 rue Guérin-Boisseau) et le cordonnier Jean-Marie (16 rue Guérin-Boisseau) sont blessés sur les barricades de février⁵⁴. On sait aussi, par Charles Lefeuve, que, lors de la sanglante révolte ouvrière de juin, « soixante-dix fusils y avaient été laissés sur les carrés des escaliers par des insurgés, mis en fuite après avoir fait de la maison une véritable citadelle »⁵⁵.

*

On connaît mal la vie des anciens quartiers parisiens au cours de la première moitié du XIX^e siècle, en raison du mythe construit autour d'une modernité parisienne qui camperait uniquement dans les cafés et les théâ-

51. GOSSEZ, R., 1967.

52. GOSSEZ, R., 1967, p. 42.

53. Cf. notamment M. TOSS, 2008 ; LANZA, A., 2006.

54. Cf. les « Récompenses honorifiques des insurgés de 1848 » ; AN, Fld III dossiers 84, 85, 91 et 93. Sur le mouvement ouvrier parisien en 1848, voir M. GRIBAUDI & M. RIOT-SARCEY, 2008.

55. LEFEUVE, C., 1875, tome 1, p. 137.

tres des grands boulevards ou dans les salons des nouveaux quartiers. En raison aussi des regards contradictoires et jamais bien focalisés que des générations d'hygiénistes et d'édiles, de savants et de romanciers ont portés sur ces espaces. Mais, si on leur porte un regard attentif et non généralisant, ces espaces, avec leurs impasses, leurs cours et leurs tortuosités labyrinthiques, sont loin d'apparaître uniquement dans la dimension de la marginalité opaque et morbide qui émane des représentations de l'époque. Tant s'en faut, la trame du tissu urbain et social de ces quartiers se révèle surtout comme le produit d'une construction collective, non programmée mais pourtant parfaitement rationnelle, qui a su reconvertir et adapter, par mille interventions, l'ancien bâti aux exigences spécifiques d'une production de masse de biens de luxe. Paradoxalement, une grande partie de cette production est destinée à fournir les vitrines et les étalages des magasins qui s'ouvrent en abondance sur les boulevards, la Chaussée d'Antin et Saint-Georges, ou dans les passages de la ville pétillante qui a fait les beaux jours du mythe parisien.

L'analyse des transformations qu'a connues l'îlot de la Trinité, au centre du quartier Saint-Denis, met au jour des éléments de continuité mais aussi de ruptures fondamentales qui marquent les évolutions de ces espaces au tournant du XIX^e siècle. Les éléments de continuité sont nombreux. La morphologie de la ville, cette partie de la ville en particulier, s'est transformée pendant des siècles par une réactualisation constante du bâti à l'aune de chaque nouveau présent. Dans le complexe entrelacs des ruelles et des maisons restitué par les cadastres et par les plans du XIX^e siècle, on retrouve aisément l'empreinte déterminante des premiers lotissements et des premières constructions qui segmentent cette portion d'espace avant son inclusion dans le territoire urbain. Toutes les parcelles du cadastre enregistrées en 1836 pour le passage et la cour de la Trinité s'inscrivent parfaitement dans le périmètre de l'hôpital tracé au XIII^e siècle lors de sa fondation. De même, tout le bâti du cul-de-sac Basfour se serre dans l'espace de l'ancien cimetière huguenot délimité dans le lointain 1598 par de simples palissades. Et, toujours à la même date, l'îlot s'inscrit parfaitement dans des limites déjà totalement stabilisées sous le règne de François I^{er}. La continuité évidente des formes urbaines se double aussi d'une forme de continuité sociale. Dès le Moyen Âge, dans ces rues et ces maisons se presse la même foule compacte de commerçants, d'artisans, d'ouvriers et de portefaix. Les mêmes figures que nous retrouvons dans les actes notariés, dans les almanachs ou sur les pages des calepins cadastraux du XIX^e siècle.

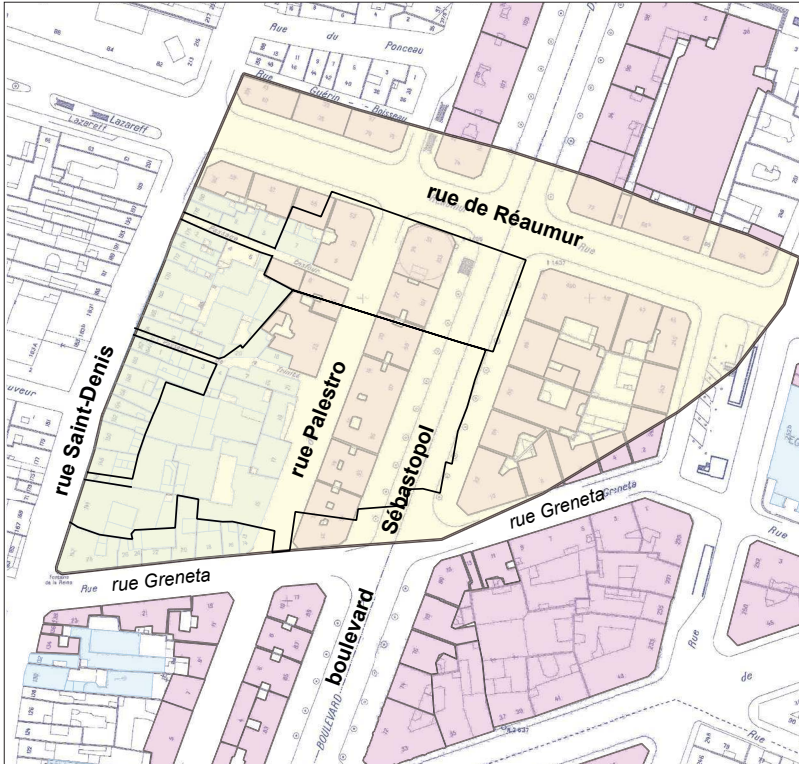
Tous ces aspects ne sauraient masquer les nombreux éléments nouveaux, présents dans ces horizons au tournant du siècle, et qui constituent

une vraie rupture par rapport aux périodes précédentes. Ils sont d'abord la pression démographique sans précédent qui affecte ces espaces. Contrairement à la perception de nombreux contemporains et à certaines mesures statistiques, la croissance de la ville se développe surtout dans les anciens quartiers de la rive droite. Ils hébergent, à eux seuls, 40 % de la population parisienne et absorbent plus de la moitié de l'immigration. D'autre part, le tissu urbain connaît une importante transformation à partir des ventes des biens nationaux et des opérations spéculatives qui les accompagnent, après la Révolution : fait unique dans l'histoire de la ville, d'énormes tranches d'espace du centre ville se libèrent. Bâtisses, cours, cloîtres et jardins qui parsemaient la ville ancienne et en éclaircissaient la trame, sont investis par une population de fabricants, d'artisans et de négociants qui y installent leurs activités.

Au-delà des continuités apparentes, nous avons donc observé un changement d'échelle et d'intensité des phénomènes qui modifie en profondeur la nature du tissu social de ces quartiers. La brève mais intense phase de ventes des biens nationaux ouvre de nombreuses perspectives non seulement aux spéculateurs professionnels mais aussi à des nombreux petits fabricants et entrepreneurs. En même temps, sous la pression démographique, augmente la mixité sociale et professionnelle. La trame déjà dense des liens de voisinage s'épaissit davantage et se resserre. Dans les mailles de la sociabilité locale, à travers la fréquentation des espaces communs, s'inscrivent les visions des utopies et des discours politiques qui meublent l'horizon ouvrier de l'époque.

Pendant que l'image d'une nouvelle modernité au goût pétillant s'installe sur les boulevards, une autre modernité se développe dans les anciens quartiers de la ville. Moins éclatante, elle interpelle néanmoins par la puissance des forces qui l'animent. Difficile à dire si ses formes auraient pu se développer davantage en accouchant d'un projet viable, d'un autre futur pour la ville. Mais il est certain que 1848 clôt l'expérience et qu'Haussmann suit de près, effaçant systématiquement tout les points vitaux qui avaient poussé dans la ville. L'îlot de la Trinité est un bon exemple des nombreux espaces populaires totalement désarticulés par les pioches du préfet. De la complexe trame de cours et bâtiments, après l'ouverture du boulevard Sébastopol et de la rue Palestro, ne restent que quelques maisons alignées sur la rue Saint-Denis (Figure 11). Les formes baroques de l'esthétique haussmannienne ont pris le dessus en défigurant l'îlot et les quartiers de l'ancien centre ville. Autant d'interventions qui marquent une vraie rupture dans le développement des formes architecturales et sociales de la ville.

Figure 11. La percée haussmannienne et son l'empreinte sur l'ancien îlot de la Trinité



Bibliographie

- Almanach de Paris contenant les noms et les demeures des principaux artistes, marchands, fabricants etc.*, Paris, Lesclapart, 1789.
- Almanach du Commerce de Paris des départemens de l'Empire français et des principales villes du monde*, par J. de La Tynna, Paris, La Tynna, Bailleul et Latour, 1810.
- Almanach du Commerce de Paris des départemens de la France et des principales villes du monde*, par J. de La Tynna, continué et mis dans un meilleur ordre par S. Bottin, Paris, Bureau de l'Almanach du Commerce, 1820.
- Almanach-Bottin du Commerce de Paris des départemens de la France et des principales villes du monde*, par S. Bottin, Paris, Bureau de l'Almanach du Commerce, 1829.
- Almanach-Bottin du Commerce de Paris des départemens de la France et des principales villes du monde*, par S. Bottin, Paris, Bureau de l'Almanach du Commerce, 1845.
- Annuaire général du Commerce, de l'Industrie, de la Magistrature et de l'Administration, ou Almanach des 500 000 adresses de Paris des départemens et des pays étrangers*, par F. Didot frères, Paris, Didot frères, 1850.
- AMAT, Roman D. (ed.), *Dictionnaire de biographie française*, vol 13, Paris, 1975, p. 850.
- BALZAC, Honoré, *César Birotteau*, Paris, Édition Folio, 1975 [première édition 1837].
- BLAZY, Jean-Pierre, « Du plat pays à la capitale : destins d'une famille de boulangers forains, les Destors de Gonesse (de la fin du règne de Louis XIV à la Monarchie de Juillet) », *Paris et Île-de-France Mémoires*, tome 46, 1995.
- BRAUN, Roger, « L'Enclos de la Trinité. Son Hôpital, son Cimetière », *Bulletin du Centre de Paris*, 1936, p. 3-54.
- BRETTE, Armand, *Atlas de la censive de l'archevêché dans Paris*, Paris, Imprimerie Nationale, 1906, (Planches numérisées, données du projet SIG Paris 18-19).
- CHEYMOL, Jean, « L'Hôpital de la trinité en la rue Saint-Denis à Paris (1201-1790) », *Histoire des Sciences Médicales*, xvii, n° 2, Organe officiel de la Société Française d'Histoire de la Médecine, 1983, p. 159-170.
- DAUMARD, Adeline, *Maisons de Paris et propriétaires parisiens au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Cujas, 1965.
- DOMIN, Jean-Paul, « Propriété immobilière contre patrimoine financier dans le financement des hôpitaux au XIX^e siècle », *Entreprises et histoire*, vol. 4, n° 49, 2007, p. 9-22.
- GOSSEZ, Rémi, *Les Ouvriers de Paris. L'organisation 1848-1851*, Paris, Société d'histoire de la Révolution de 1848, 1967.
- GRIBAUDI, MAURIZIO & RIOT-SARCEY, Michèle, *1848, la révolution oubliée*, Paris, La Découverte, 2008.
- GRIBAUDI Maurizio & LENOIR, Joëlle, « Morphogénèse d'un passage parisien, le passage Basfour », à paraître.
- HARU-CROWSTON, Clare, « L'apprentissage hors des corporations. Les formations professionnelles alternatives à Paris sous l'Ancien Régime », *Annales HSS*, n° 2, 2005, p. 409-441.
- JOLY DE FLEURY, Guillaume François & MOREAU, François, *Règlement général de l'Hos-*

- pital de la très Sainte Trinité, établi à Paris, rue Saint Denis, 1737, Archives de l'Assistance Publique, B 1199.
- LANZA, Andrea, *La recomposition de l'unité sociale. Étude des tensions démocratiques chez les socialistes fraternitaires (1839-1847)*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Rosanvallon, EHESS, 2006.
- LEFEUVE, Charles, *Les anciennes maisons de Paris. Histoire de Paris rue par rue, maison par maison*, Paris, C. Reinwald Leipzig A. Twietmeyer, 1875, tome 1, 5^e édition.
- MAIRE, *Paris sous Napoléon premier. Plan détaillé de la ville de Paris et de ses faubourgs*, Paris, A. Taride, 1808.
- MARION, Marcel, *La vente des biens nationaux pendant la Révolution, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher*, Paris, H. Champion, 1908.
- RANCIÈRE, Jacques, *La nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1981.
- ROUGERIE, Jacques, « Le mouvement associatif populaire comme facteur d'acculturation politique à Paris, de la Révolution aux années 1840 : continuités, discontinuités », *Annales historiques de la Révolution Française*, n° 66, 1994, p. 493-516.
- TOSS, Michèle, *La chanson populaire à Paris (1830-1848)*, mémoire de Master 2 sous la direction de Gilles Pécout, ENS, 2008.
- VESS, David M., « The Collapse and Revival of Medical Education in France: A Consequence of Revolution and War, 1789-1795 », *History of Education Quarterly* 7, n° 1, (Spring) 1967, p. 71-92.
- SIMOND, Charles (dir.), *Paris de 1800 à 1900. D'après les Estampes et les mémoires du temps*, Paris, E. Plon, Nourrit, 1900-1901.
- WEISZ, George, « Constructing the medical elite in France: the creation of the Royal Academy of Medicine, 1814-1820 », *Medical History*, vol. 30, 1986, n° 4, p. 419-443.

Annexes

Annexe 1. Activités enregistrées sur l'ensemble de l'îlot de la Trinité

<i>Almanach du Commerce de Paris, 1789</i>		<i>Almanach du Commerce de Paris, 1820</i>			
orfèvre	7	tabletier	11	ébéniste	1
tabletier	5	doreur argenteur et ciseleur	7	fabricant de boîtes à charnière	1
doreur	4	passementier	7	fabricant de briquets	1
épicier	4	plumassier	7	fabricant de crins pour meubles	1
batteur d'or	3	quincaillier	7	fabricant de cuirs vernis	1
boulangier	3	marchand de vin	6	fabricant de faïences	1
fondeur-ciseleur en cuivre	3	ferblantier lampiste	5	fabricant de lunettes d'acier	1
fourreur-pelletier	3	hôtel garni	5	fabricant de papier peint	1
marchand de toiles	3	linger	5	fabricant d'espagnolettes	1
marchand d'éventails	3	fabricant de parapluies	4	fabricant de tabatières	1
peintre en bâtiments	3	layetier	4	fabricant d'ustensiles de pêche-chasse	1
armurier	2	menuisier	4	gantier	1
chapelier	2	mercerie, soierie nouveautés	4	garnisseur	1
fabrication de coffres et gaines	2	épicier	3	horloger	1
horloger	2	fabricant de peignes	3	laines	1
marchand de vin	2	marchand de toiles	3	lunetier	1
potier d'étain	2	poëlier et fumiste	3	marbrier	1
bureau de roulage de M. Chaillant	1	corroyeur	2	marchand de bottes de soie	1
chaudronnier	1	draps	2	marchand de crin	1
corroyeur	1	épinglier	2	marchand de cristaux	1
émailleur	1	fondeur	2	marchand de métaux	1
faïencier	1	fondeur en cuivre	2	marchand d'eau de vie	1
ferblantier	1	fourreur	2	marchand de dorures	1
marchand de couleurs	1	limonadier	2	menuisier en billards	1
menuisier	1	marchand de liqueur	2	mercerie, soierie en gros	1
mercier tapissier	1	miroitier	2	monteuse de diamants pour vitriers	1
miroitier	1	orfèvre	2	opticien	1
parfumeur	1	papetier	2	parfumeur en gros	1
peaussier	1	peintre en bâtiments	2	peaussier	1
procureur au Châtelet	1	potier d'étain	2	pièce pour les metteurs en œuvre	1
quincaillier	1	cardeur et filateur	1	plaqueur de sellerie et équipement	1
taillandier	1	chapelier	1	plaqueur d'équipage et voiture	1
tapissier	1	commissionnaire de roulage	1	portefeuilles et nécessaires	1
tonnelier-boisselier	1	commissionnaire marchandise	1	quincaillier et épinglier	1
coutelier	1	commissionnaire quincaillier	1	rubans	1
marchand	1	confiseur	1	tabletier en carton	1
		cordier	1	vernisseur sur cuir	1
		couleur et vernis	1	vernisseur sur cuir et métaux	1

Almanach-Bottin du Commerce de Paris, 1845

passementier	12	bouts de cannes	1	fabricant doublé	1	mesures linéaires	1
limonadier	6	boulangier	1	fabricant d'outils	1	miroiter	1
canes	5	bretelles	1	fabr. de garnitures de boutons	1	modes et nouveautés	1
tabletier	5	bretelles et jarretières	1	fabr. de montures parapluies	1	montage de parapluie	1
bimbeloterie	4	bretelles, jarretières	1	fabricant de nécessaires	1	monteur de parapluies	1
fabricant de cannes	4	bronze en poudre	1	fabricant d'ouate	1	montures de parapluies	1
vins	4	cabinet de lecture	1	fabricant de portefeuilles	1	montures de parapluies	1
bijoutier de deuil	3	capotes et chapeaux de paille	1	fabricant de socques	1	naturaliste	1
bijoutier en doré	3	cartes à jouer	1	fabricants de cols	1	nécessaires	1
bretelles	3	carton pâte, fabr. à Grenelle	1	fabricants de paillons	1	négociant-commissionnaire	1
chapelier	3	cartonnage	1	fabricants de peignes	1	nouveautés	1
menuisier	3	charcutier	1	fabr. d'objets en composition	1	papetier	1
tourneur en cuivre	3	chaudronnier	1	fabricant de cartes	1	parapluie	1
vins de Saint-Émilion	3	cheveux	1	ferblantier brut	1	passementier, tissus	1
architecte - vérificateur	2	clous dorés	1	ferblantier zingueur	1	passementière	1
boulangier	2	coiffeur	1	filets en soie et en cheveux	1	peauss. et garnitures	1
broderies	2	cols	1	fondeur en cuivre	1	peignes	1
cartonnier	2	cordonnier pour dames	1	fouets et cravaches	1	peintre décorateur	1
dentiste	2	couleurs	1	fourreur	1	pipes et tuyaux	1
doreur sur métaux	2	coutelier	1	galoches	1	plumassier	1
fabricant de fleurs	2	cuirs à rasoir	1	gantier	1	plumes	1
fabr. manches de parapluies	2	dentelles	1	gantier - guétrier	1	poëlier-fumiste	1
fabr. montures de parapluies	2	dessinateur en broderies	1	garnitures de parapluies	1	portefeuilles	1
ferblantier	2	dévideur de soie	1	garnitures de parapluies	1	poulies	1
fleuriste	2	doreur sur bois	1	graveur	1	quincaillier et coutelier	1
fourches de parapluies	2	doreur sur cuir	1	grav. et impr. en taille-douce	1	quincaillier fournitures	1
harnachement	2	ébéniste	1	graveur pour fleurs	1	quincaillerie d'Allemagne	1
layetier	2	ébéniste	1	graveur sur or	1	quincaillerie et coutellerie	1
mécanicien	2	émailleur	1	hongroisiers - corroyeur	1	rouge végétal.	1
médecin	2	enseignes de boutique	1	hôtel de Caen	1	rubans de soie	1
opticien	2	épinglier-grill	1	hôtel de la Petite Croix-Blanche	1	scieur de bois à la mécanique	1
peaussier	2	externat	1	hôtel de Lyon	1	sellier	1
plumassier-fleuriste	2	fabricant d'appareils	1	hôtel Tour d'Argent	1	sellier, articles de voyage	1
soieries	2	fabricant de boutons en métal	1	impression en taille douce	1	selliers	1
tulles fabriqués à Caen	2	fabricant de cannes	1	institution	1	serrurier et mécanicien	1
fabricant cadres	1	fabricant de capotes	1	institutrice	1	serrurier mécanicien	1
apprêteur de plumes à écrire	1	fabricant de cirage	1	instruments de musique	1	soie en bottes	1
apprêteur et fabricant	1	fabr. de corbeilles, écrans	1	joaillier sertisseur	1	socques et chaussures	1
apprêts pour fleurs	1	fabr. de cordes d'instruments	1	lampes bronzes	1	tabacs et liqueurs	1
artiste en cheveux	1	fabr. de cuivres et bronzée	1	lapidaire	1	tabletier-bimbelotier	1
artiste peintre fleurs	1	fab. de cols pour la troupe	1	layetier emballer	1	tailleur	1
aubergiste, hôtel Mouton	1	fabricant de crêpes	1	layetier emballer	1	teinturier dégraisseur	1
bandagiste-herniaire	1	fabricant de baleines	1	lingère	1	tourneur	1
bijoutier garnisseur	1	fabricant de boutons	1	lunetier	1	tourneur en baleine	1
bijoux en cuivre	1	fabr de bretelles et jarretières	1	magasin de chemin.	1	tourneur en baleines	1
bois pour couteliers	1	fabr. de cannes de parapluies	1	marchand de bijoutier	1	tourneur en vois	1
bonneterie en gros	1	fabricant de clous dorés	1	marchand de parapluies	1	tourneur, rep.	1
bonnetier	1	fabricant de flacons	1	masques et apprêt. plumes	1	tourneur-tabletier	1
boucher	1	fabr. de pommes de cannes	1	menuisier	1	tulles et frivolités	1
boucles et agrafes	1	fabricant de socles	1	menuisier et entrepreneur	1	vernisseur sur métaux	1
bourses	1	fabricant de soufflets	1	menuisier-mécanicien	1	verre à ??	1
boutons	1	fabricant d'huiles	1	menuisier en bâtiments	1		

Annexe 2. Évolution de la population parisienne par quartier

	1801		1817		Taux croiss .
Nouveaux quartiers rive droite [1]	83 799	15,3	121 410	17	44,9
Faubourgs artisans [2]	42 248	7,7	56 218	7,9	33,1
Quartiers aisés rive gauche [3]	68 789	12,6	91 535	12,8	33,1
Centre rive droite [4]	230 507	42,1	305 008	42,7	32,3
Îles (cité et Saint-Louis) [5]	102 109	18,6	117 959	16,5	15,5
Centre prive gauche [6]	20 304	3,7	21 936	3,1	8
Total ville	547 756	100	714 066	100	30,4

Source. Recensement de l'an II (copie de l'an III), AN, F²⁰ 14 à 21 ; recensement de l'an VIII, AN, F²⁰ 398 ; BENOISTON DE CHÂTEAUNEUF, L. F. & CHABROL DE VOLVIC, G. J. G. (eds), 1824 ; LOUA, T., 1873.

[1] Quartiers du Roule, Champs-Élysées, Place Vendôme, Chaussée d'Antin, Feydeau, Faubourg Montmartre, Faubourg Poissonnière, Montmartre, et Banque.

[2] Quartiers Popincourt, Arsenal, et Saint-Antoine.

[3] Quartiers des Invalides, Faubourg Saint-Germain, Luxembourg, Jardin du Roi, Observatoire.

[4] Quartiers des Tuileries, Palais Royal, Saint-Eustache, du Mail, Saint-Honoré, du Louvre, des Marchés, Faubourg Saint-Denis, Porte Saint-Martin, Montorgeuil, Porte Saint-Denis, Saint-Martin-des-Champs, des Lombards, du Temple, Saint-Avoye, Mons-de-Piété, Marché Saint-Jean, Arcis, Marais et Hôtel de Ville

[5] Quartiers Île Saint-Louis, Cité et Palais de Justice.

[6] Quartiers de la Monnaie, Saint-Thomas-d'Aquin, École de Médecine, Sorbonne, Saint-Jacques et Saint-Marcel.